

PREMIERE PARTIE

Les fondements de l'Economie institutionnaliste

**I : le système de pensée précurseur de
Thorstein Veblen (1857-1929), intérêt et
cohérence.**

INTRODUCTION GENERALE DE LA PREMIERE PARTIE

Si l'existence du courant institutionnaliste peut être reconnue, ce n'est certainement pas en dehors de la pensée de T. Veblen, considéré généralement comme le précurseur de l'institutionnalisme américain. Son œuvre, bien antérieure à la publication du manifeste institutionnaliste ¹⁶, *The trend of economics* (Tugwell 1924), est cependant présentée comme représentative de cette sensibilité dans les manuels d'histoire de la pensée qui accordent une place restreinte à l'évocation de ce courant (Basle 1988, Blaug 1986, Pribram 1986). Cette omniprésence, un peu paradoxale, semble justifiée par le fait que le label «institutionnalisme» soit essentiellement associé à des travaux de nature empirique ou statistique dont il est difficile d'extraire une logique d'ensemble. Avec J.R. Commons et C. Ayres, Veblen peut, au contraire, être considéré comme un théoricien dont la contribution critique est relativement notoire ¹⁷.

La présentation de cette œuvre, telle que nous l'avons rencontrée, est assez homogène. Elle peut être caractérisée par quelques traits : (1) dans les manuels d'histoire de la pensée déjà évoqués, cette œuvre est succinctement présentée mais globalement critiquée (Blaug 1986, Perroux 1941, Pribram 1986). Ses qualités sont souvent réduites, par ses détracteurs, à un certain talent pour la satire sociale qui ferait de Veblen une sorte de Voltaire pour les Etats-Unis de la fin du dix-neuvième siècle ; (2) large place est faite à la présentation de sa biographie pour justifier du contenu de l'œuvre. Cet aspect est paroxystique dans l'ouvrage de Riesman, qui conclut que Veblen n'aurait sans doute pas fait œuvre intellectuelle s'il avait pu faire l'objet d'une thérapie analytique (Riesman 1953) ; (3) les commentateurs plus favorables (et européens !) insistent sur le caractère typiquement américain de la pensée de Veblen (Jaffé 1924, Vinokur 1969). Les données modernes de l'histoire des sciences et de l'épistémologie conduisent à l'impossibilité de nier le caractère subjectif de toute œuvre scientifique, de même que son caractère culturel ¹⁸. Insister, cependant, sur le relativisme des apports de Veblen conduit à minimiser la contribution d'une œuvre qui a pourtant marqué son époque et l'histoire de la pensée américaine. Peu traduite et peu diffusée en France, seulement par

¹⁶ Veblen n'a vraisemblablement jamais utilisé le terme «institutionnalisme», cependant selon Wolfe, 1936, l'expression aurait été inventée par Max S. Handman lors d'une conversation avec Veblen.

¹⁷ On pense, en particulier à "l'effet Veblen" ou effet de démonstration comme critique de la théorie micro-économique de la consommation, qui falsifie la forme de la courbe de demande.

¹⁸ Cf. Gailbraith, 1989. Dans le chapitre sur "les préoccupations américaines", Gailbraith souligne quelques points caractéristiques de la pensée américaine en particulier : (1) l'impossibilité d'une conception en terme de classe sociale ; (2) l'impact du darwinisme social sur les sciences humaines et enfin ; (3) la critique du rôle de l'Etat. On retrouve effectivement des échos de ces caractéristiques dans les analyses de Veblen.

quelques rares économistes et sociologues (Aron 1978, Jaffé 1924, Vinokur 1969), cette pensée peut être abordée sous l'angle de son intérêt général pour la Science Economique (au sens où elle peut transcender le simple contexte américain de la fin du siècle dernier), autrement dit sous les aspects théoriques qui fondent l'originalité et la spécificité d'un courant institutionnaliste.

Si l'on parle d'œuvre à propos de l'ensemble des écrits de Veblen, c'est qu'ils présentent, pris dans leur ensemble, une cohérence qui justifie que l'on considère cet ensemble comme un véritable système d'interprétation. Cependant ce système d'interprétation, est, comme le fait justement remarquer Jaffé, largement implicite. Il tient à nous de le rendre explicite par un processus de déconstruction-reconstruction et assemblage des textes dont nous avons pris connaissance, et d'exégèses principalement anglo-saxonnes (mises à part les références françaises déjà évoquées).

Cette pensée marque tout d'abord par son désaccord avec la pensée économique de son temps. Veblen fait parti avec Smith, Marx, Schumpeter et Keynes, des économistes de formation philosophique et c'est en philosophe qu'il aborde la critique de la pensée économique. Il considère, en effet, que tout système théorique est déterminé par un certain nombre de prémisses philosophiques qu'il ne convient pas de considérer comme acquis mais qu'il faut, au contraire, expliciter et dont on peut examiner la validité. Pour Veblen, l'ensemble de la Science Economique, y compris les courants critiques, partagent un certain nombre de préconceptions. C'est aussi, en anthropologue que Veblen se plaît à disséquer les représentations d'une tribu particulière, celle des économistes. Ces préconceptions ont, selon lui, deux conséquences fâcheuses sur la Science Economique de son temps : bien qu'elle place l'individu au cœur des constructions théoriques, sa conception des comportements néglige la diversité des motifs et le rôle des institutions sociales dans leurs homogénéisation si bien qu'elle a une vision passive et abstraite de l'être humain ; dans l'ensemble elle reste noyée dans la mécanique globale de l'équilibre dont la conception des comportement est un aspect.

Ce que propose Veblen, la partie positive de son système, consiste à rompre avec ces préconceptions héritées du système économique du dix-huitième siècle qui font de la Science Economique une discipline inadaptée à la compréhension des ressorts du système économique moderne. Pour lui, la Science Economique doit réellement être une science humaine, dans la mesure où il la définit comme la science du comportement humain. Cependant, elle se différencie de la psychologie sociale car les phénomènes économiques doivent être envisagés dans le flot du procès cumulatif de croissance de la culture, en particulier de la culture matérielle. Cette culture matérielle, la façon dont les hommes maîtrisent leur environnement, leur capacité à assurer l'existence de l'espèce

relèvent du domaine de l'Economique. C'est entre les comportements et les structures, entre les façons de faire et les façons de penser que, pour Veblen, se niche l'essence des phénomènes économiques.

PREMIER CHAPITRE

Le système critique de T. Veblen.

Le système critique de Veblen est orienté vers la réfutation des fondements de l'économique traditionnelle. En effet, la méthode critique de Veblen a ceci de spécifique qu'elle ne s'attache aucunement à démontrer les erreurs des théories économiques, que ce soit du point de vue de leur cohérence interne ou de leur capacité explicative des phénomènes concrets. Veblen s'attaque aux prémisses des sciences économiques, ces hypothèses relatives à la conception du monde, de l'être humain et de la science qui sont de nature axiologique, c'est-à-dire qu'elles sont des données indémontrables considérées comme exogènes au domaine de l'économie.

Veblen prétend, d'une part, rendre explicites ces prémisses ; d'autre part, il s'emploie à expliquer leur genèse et leur empreinte avant de réfuter ce qu'il appelle, pour sa part, les préconceptions de la Science Economique au nom d'un archaïsme indigne d'une science moderne.

Cette méthode critique et son contenu sont, cependant, justifiés par la philosophie de la connaissance (1.) que l'on peut considérer comme le cadre des préconceptions de Veblen lui-même. Ce cadre est celui de la philosophie pragmatique qui relie les domaines séparés par la philosophie classique : la pensée et l'action, le monde des représentations et le monde matériel. La Science Economique est, dans cette perspective, considérée comme un type de représentation articulé aux autres types de représentations à l'œuvre dans le reste du champ scientifique et articulé aux conditions matérielles d'existence dont elle doit rendre compte.

C'est sous l'angle de cette double articulation que la validité des préconceptions est examinée. Autrement dit, après avoir relaté la genèse et la nature des préconceptions économiques (2.), Veblen les confronte aux données du système industriel moderne ainsi qu'aux caractéristiques principales de la science moderne (3.)

1. La théorie de la connaissance de T. Veblen.

C'est à partir de la conception de la connaissance de Veblen et par suite de son idée de ce que doit-être l'activité scientifique que l'on peut saisir la nature particulière de sa critique adressée à la Science Economique.

1.1 Conception de la connaissance.

Sa conception de la connaissance, dont on trouve des expressions implicites dans l'ensemble de son œuvre et plus particulièrement dans ses commentaires sur les courants de pensée économiques est cependant plus clairement évoquée dans un article

intitulé "The place of science in modern civilisation" ¹⁹. Il en ressort que Veblen considère deux sources fondamentales de savoir qui sont plus ou moins distinctes ou articulées au cours de l'histoire des civilisations: (1) la connaissance pratique et (2) les représentations (la curiosité désintéressée).

(1) Le contexte intellectuel américain a produit une pensée originale en la philosophie pragmatique, dont Peirce et Dewey sont les principaux porte-paroles et la psychologie fonctionnelle, dont James est l'auteur le plus représentatif. La conception du savoir et de la connaissance de Veblen est redevable à cette pensée américaine ²⁰. Evoquée de façon extrêmement synthétique, l'apport majeur du courant pragmatique est d'insister sur la dimension instrumentale de la pensée : la pensée et l'action sont liées dans une relation interactive ; la transformation des caractères de l'homme sous l'influence de son environnement est doublée d'une transformation du milieu extérieur physique et social vers laquelle est tournée la pensée. Les pragmatiques insistent sur le deuxième aspect, affirmant le caractère instrumental de la pensée et par suite la fonction téléologique associée à toute connaissance. La psychologie fonctionnelle, qui cherche à inscrire les processus mentaux dans un contexte biologique, établit que ce lien entre la pensée et l'action est médiatisé par une fonction fondamentale qui est le maintien des processus vitaux (Griffin 1991, Renault 1992). Veblen retient cette conception de la connaissance sous le terme d'intelligence pragmatique entendu comme "un savoir fonctionnel, construit en termes téléologiques" ²¹ au cours des pratiques de la vie quotidienne.

Il résume ainsi la conception pragmatique : "En traitant des problèmes et des théories de l'éducation, la psychologie moderne exprime pratiquement que tout apprentissage est de caractère «pragmatique» ; que la connaissance est «fonctionnelle» ; qu'elle est de la nature de l'usage. Ceci est, bien entendu, un corollaire du postulat principal de la psychologie moderne dont le mot-d'ordre est que l'idée est essentiellement active" (Veblen 1906a p.5 ²²).

Chez Veblen, cette première forme de connaissance, "l'intelligence pragmatique" se manifeste de façon privilégiée par le goût pour l'effort (*instinct of workmanship*) et

¹⁹ Ce texte publié dans *The American Journal of Sociology*, vol.11, mars 1906, a été reproduit dans un ouvrage portant le même nom, New York, Huebsch, 1916.

²⁰ Ce courant de pensée sera évoqué à plusieurs reprises dans cette partie, évocation justifiée par l'importance de son influence sur les auteurs institutionnalistes.

²¹ Cité par. A. Vinokur, 1969.

²² "In dealing with pedagogical problems and the theory of education, current psychology is nearly at one in saying that all learning is of «pragmatic» character; that knowledge is «functional»; that it is of the nature of use. This of course, is only a corollary under the main postulate of the latter day psychologists, whose catchword is that the Idea is essentially active".

l'exercice de la technique. Ces expressions ont pour lui, on le verra, un caractère essentiel en tant que force motrice dans l'évolution culturelle et économique.

(2) La seconde forme de connaissance est liée à ce qu'il appelle "la curiosité désintéressée" (*idle curiosity*) qu'il définit comme une réponse instinctive aux stimuli extérieurs sous forme d'interprétation des faits observés (Mirowski 1987, Edgell/Stillman 1989) ²³. De cette forme de connaissance émergent, tout d'abord, les sciences, mais aussi les mythes et religions ²⁴, et encore les institutions juridiques et les représentations philosophiques : en d'autres termes, la superstructure de la société que l'on peut rapprocher de ce que C. Bouglé appelle "la technique transcendante" par opposition à la "technique positive".

Par "technique positive", Bouglé désigne la forme de connaissance selon laquelle la propriété des choses est donnée par l'expérience, et qui correspond assez fidèlement à l'intelligence pragmatique de Veblen (Bouglé 1922). Ainsi, la terminologie utilisée par Bouglé semble-t-elle correspondre à celle plus obscurément exprimée par Veblen des deux formes essentielles de connaissance, l'une de nature spéculative et l'autre de nature technologique.

Cette partition est analytique et dans la réalité les deux modes de connaissances interagissent : les actions rituelles associées aux superstructures sociales ont permis, dans les premiers jours des sociétés humaines, par exemple, de développer la base matérielle et les technologies ²⁵, d'autre part les représentations mentales sont étroitement articulées au mode de vie courant en vertu de la conception pragmatique de la pensée. Sur la base de cette interaction, se développent conjointement l'infrastructure matérielle de la société, la science ou les divers média de connaissance.

Pourtant la généralisation des représentations, leur standardisation, tend à constituer ce que Veblen appelle des habitudes de pensée, ce qui leur confère une certaine stabilité. Elles deviennent des institutions. Cette stabilité caractérise, nous le verrons, une certaine rationalité de l'ordre social mais elle peut également présenter un décalage par

²³ Nous reviendrons plus loin sur la notion d'instinct à propos de la conception de la nature humaine de Veblen.

²⁴ Pour beaucoup d'auteurs, la science, les mythes et les religions constituent des formes assez proches d'explication du monde plus ou moins objectivées. Par exemple, pour Bouglé "tout en prononçant les mots sacramentels, en chantant les refrains qui attirent ou repoussent les esprits, on triture la matière, on chauffe les ingrédients, on scrute les entrailles des animaux ou bien on leur rend des soins spéciaux qui entretiennent leur vie. Nombre de ces opérations peuvent rapporter, en dehors des visées mystiques qui y président, divers avantages naturels. Que l'opérateur les remarque et cherche à quelles séquences ils tiennent: il est sur le chemin de la science" (Bouglé 1922).

²⁵ Selon Frazer, nombre d'institutions sociales, et surtout les premières institutions économiques tels l'agriculture et l'élevage auraient pour origine des rituels religieux. cf. R. Girard 1978.

rapport à l'évolution de la base matérielle de la société. Les deux formes de connaissances peuvent se développer à des rythmes différents, les représentations présentant alors un décalage dommageable vis-à-vis des connaissances matérielles.

1.2. Conception de la Science et de l'Economique comme Science.

Ce qu'il nous faut retenir pour l'instant est une certaine idée de la science à partir de cette double conception de la connaissance : la science est une forme de représentation du monde qui a partie liée avec les mythes et les religions.

Les hommes ayant (ou croyant avoir) une meilleure connaissance d'eux-même que du monde, ont tendance à développer des représentations anthropomorphiques et animistes des phénomènes physiques et, par suite, des phénomènes sociaux. Leurs actions ayant, dans la vie quotidienne, un caractère téléologique, c'est-à-dire orienté par des objectifs préalablement définis, ils projettent ce finalisme à l'échelle de la nature ou de la société. Au lieu de s'être construite à partir de la stricte observation des faits, la science s'est édifiée sur une métaphysique : sur l'idée d'une force extérieure qui animerait le monde selon ses propres desseins. La représentation de ces desseins n'est, cependant, pas indépendante des préoccupations conjoncturelles des hommes, aussi ont-elles évolué conformément aux changements intervenus dans l'infrastructure matérielle de la vie quotidienne. Les modes de pensée scientifiques sont donc articulés aux facteurs dominants de la culture. Avec le développement de la base matérielle de la société, l'industrie est progressivement devenue l'élément prépondérant de la culture des sociétés occidentales. Cette prépondérance s'est imprimée dans les habitudes de pensée et a occasionné, de ce fait, des changements dans l'esprit et les méthodes d'investigation scientifiques. "Avec l'avènement des temps modernes, dit Veblen, un changement est intervenu dans la nature des investigations et des formulations sous l'impulsion de la curiosité désintéressée - qui à partir de cette époque est appelée l'esprit scientifique. Le changement en question est étroitement corrélé avec un changement analogue dans les institutions et les habitudes de pensée, particulièrement avec le changement amené par l'époque moderne dans l'industrie et dans l'organisation économique de la société"(Veblen 1906a p.12) ²⁶. Les forces à l'œuvre à l'extérieur du monde sont progressivement considérées en des termes moins animistes et la formulation des

²⁶ "With the advent of modern times a change comes over the nature of the inquiries and formulation worked out under the guidance of the idle curiosity - which from this epoch is often spoken of as the scientific spirit. The change in question is closely correlated with an analogous change in institutions and habit of life, particularly with the change which the modern era brings in industry and in the economic organisation of society." Et aussi "The changes in the cultural situation which seem to have had the most serious consequences for the methods and animus of scientific inquiry are those changes that took place in the field of industry" (Veblen 1906 pp.12-13).

séquences causales d'explication des phénomènes, de façon moins personnifiée et plus objective. De plus, la science et l'industrie se rapprochent : du développement des sciences appliquées à la technologie émergent des représentations plus dynamiques, conformément aux procès et séquences mécaniques des machines.

La conception de la connaissance est, ainsi, porteuse des critères vebleniens de jugement à l'égard de la science. L'objectif du premier type des savoirs évoqués (le savoir pratique) est d'accroître et d'améliorer les conditions d'existence des hommes dans leurs dimensions matérielles, objectif justifié en terme biologique par la contrainte vitale. L'efficacité (l'utilité, la qualité) des représentations repose, quant à elle, sur deux critères de cohérence : les représentations doivent pouvoir rendre compte des conditions matérielles contemporaines, c'est là le critère de cohérence avec la base infrastructurelle de la société ; les différentes représentations qui constituent une explication du monde doivent être homogènes ou, autrement dit, chaque représentation doit être cohérente avec l'ensemble des autres représentations qui lui sont contemporaines.

Cette conception de la connaissance et de la science, chez Veblen, détermine sa manière d'aborder la critique de l'économie en tant que science. La méthode critique de Veblen vise, tout d'abord, les représentations constitutives des courants de pensée. Son examen ne porte en aucun cas sur des théories précises, sauf à titre d'illustration. C'est, en amont des théories, les fondements philosophiques et épistémologiques de la dite Science Economique, que Veblen prétend expliciter. Mais Veblen ne se contente pas de révéler les présupposés parfois inconscients des économistes, qu'il définit comme des "préconceptions", il entreprend de justifier l'existence de ces préconceptions à travers le double jeu des conditions matérielles et des représentations. Une fois la nature et la genèse des préconceptions de la Science Economique dévoilées, Veblen évalue ces préconceptions selon ces deux critères : il confronte les représentations aux données infrastructurelles de la société dont les théories sont sensées expliquer le fonctionnement ; il confronte les préconceptions des économistes aux représentations à l'œuvre dans les autres disciplines scientifiques, les sciences naturelles ou sociales.

Ce que vise avant tout la critique de Veblen est l'Economie de son temps, dominée par les apports de Marshall et par la prédominance de J.B.Clark aux Etats-Unis. Veblen veut montrer que les orientations de ce corpus sont déterminées par des préconceptions héritées de représentations et de conditions matérielles dépassées, dont il retrace la genèse et l'évolution à partir de la pensée pré-classique en Economie Politique. Dans cette perspective, il montre que les croyances actuelles des économistes (y compris la pensée dite dissidente) fonctionnent encore sur le mode d'archétypes pré-industriels.

Les Sciences Economiques accusent, selon lui, un retard par rapport aux sciences de la nature, dans la prise en considération des caractères prévalents de la culture.

2. Genèse et nature des préconceptions à l'œuvre dans les Sciences Economiques.

L'analyse de Veblen marque par son caractère global : en effet, Veblen s'efforce de montrer que l'ensemble de la pensée économique intervenue tout au long de l'histoire et jusqu'à lui est un corpus homogène eu égard aux préconceptions. Son objectif est d'établir que celles-ci se sont transmises par filiation depuis le courant pré-classique jusqu'à l'économie prévalent à son époque. La pensée dissidente n'échappe pas à ce diagnostic. La pensée marxiste et, dans une moindre mesure, celle de l'Ecole Historique Allemande sont ainsi examinées sous l'angle de leur patrimoine commun avec les conceptions orthodoxes, ce qui a pour effet d'affaiblir leur volonté critique. Veblen atteste une certaine évolution dans la nature des préconceptions, évolution associée aux transformations du contexte de la société matérielle. Cependant, les représentations économiques que traduisent les théories témoignent, selon lui, d'une double inertie vis-à-vis de ces conditions matérielles et vis-à-vis des représentations à l'œuvre dans d'autres disciplines. Par commodité, nous adoptons une présentation "historique" en partant de la genèse des préconceptions, en passant par leurs transformations pour parvenir à la cible de Veblen qu'est l'économie orthodoxe de son temps.

2.1. La genèse des préconceptions : des physiocrates aux classiques.

Dans une série de trois articles intitulée "The preconceptions of Economic Science" ²⁷, Veblen s'emploie à dévoiler les fondements philosophiques cachés derrière les théories économiques qui perdurent malgré une certaine évolution des conceptions, évolution déterminée par la transformation des conditions matérielles. L'élément qui perdure est le caractère métaphysique des préconceptions. Ce que les derniers classiques vont transmettre à l'Economie moderne est une métaphysique du normal, dont Veblen décèle la genèse et la transformation à partir d'une métaphysique du naturel présente dans la pensée physiocrate.

2.1.1. Le naturalisme des physiocrates.

La fresque critique élaborée par Veblen débute par un commentaire sur la pensée des Physiocrates telle qu'elle fût développée par Quesnay. Marqué de l'empreinte de la "métaphysique du dix-huitième siècle", le point de vue physiocrate plie la Science Economique aux exigences imposées par la philosophie des lois naturelles. Ces lois

²⁷ Parus respectivement dans le *Quarterly Journal of Economics.*, vol.13, janv. 1899, juil. 1899 et vol.14, fev. 1900 ; et reproduits dans *The place of science in modern civilisation*, 1919.

naturelles ont des manifestations physiques et sociales indissociables (des lois naturelles au droit naturel). Dans ses implications sur les phénomènes sociaux, cette conception considère que la nature recèle des propensions immanentes à établir le bien-être de l'espèce humaine ou, autrement dit, des propriétés organisatrices. Afin de bénéficier de ces bienfaits, l'espèce humaine doit, par conséquent, conformer ses conduites aux lois de la nature. Sous ces auspices, la science en général, et la Science Economique en particulier, se manifestent sous la forme d'une morale qui n'a que faire des faits réels car les lois s'appréhendent par la raison, non par l'observation. Veblen qualifie cette démarche d'attitude animiste.

"La nature selon laquelle toute connaissance des phénomènes - et pour l'objectif présent, la connaissance économique - peut être finalement synthétisée est (...) substantiellement d'un caractère religieux ou animiste", dit-il à propos de cette pensée des physiocrates (Veblen 1899-1900 p.46) ²⁸.

Par animiste, Veblen désigne la croyance en des lois intemporelles et universelles qui guideraient les actions des hommes en même temps, et sur le même mode que les phénomènes physiques. Ceci revient à considérer que les événements sont conduits par des fins préalables, inscrites dans les lois de la nature, ou définies par la volonté de Dieu, hors de toute velléité humaine, individuelle ou sociale.

Cet animisme, cette métaphysique du naturel seraient plus marqués dans la pensée classique française que chez les classiques anglais : la pensée classique française développerait une vision plus personnalisée de l'ordre du monde et cette tendance se manifesterait, selon Veblen, dans les institutions politiques et religieuses françaises. Il attribue cette différence à la nature du système industriel dans lequel ces pensées et institutions puisent leurs caractéristiques : en France, le système productif est proche de l'artisanat alors qu'il est beaucoup plus standardisé en Angleterre. Ceci illustre la façon dont Veblen conçoit une interaction entre les structures industrielles et les représentations.

L'Economie Politique anglaise présente, ainsi, un degré d'abstraction supérieur qui n'exclut pas, cependant, la persistance du caractère métaphysique des représentations.

2.1.2. Le finalisme d'Adam Smith.

Chez Smith, Veblen voit une conception de l'ordre du monde moins personnelle que chez les physiocrates français, même si l'utilisation de la métaphore de la Main

²⁸ "The nature in terms of which all knowledge of phenomena - for the present purpose economic phenomena - is to be finally synthesized is therefore, substantially of a quasi-spiritual or animistic character" (Veblen 1899-1900 p.46).

Invisible témoigne de la persistance d'une métaphysique téléologique propre à l'époque classique de l'Economie Politique. Il attribue à Smith une meilleure utilisation des faits que ses prédécesseurs. Sous l'influence du scepticisme de Hume, Smith aurait utilisé une méthode plus inductive. Pourtant, cette réhabilitation des faits ne se départi pas d'une attitude métaphysique que Veblen diagnostique à travers la différence opérée par Smith entre connaissance du réel et connaissance du naturel, qui en termes de phénomènes économiques conduit à la distinction fameuse entre prix réels et prix naturels. Les phénomènes naturels, conformes à la finalité préalablement déterminée par l'ordre des choses, sont le véritable objet de connaissance. Un certain nombre d'interférences ou de perturbations distinguent les phénomènes tels qu'ils sont perçus - les phénomènes réels - de leurs manifestations naturelles. Pourtant, les forces harmonisatrices de la Main Invisible parviennent à rétablir la coïncidence entre le réel et le naturel. Ainsi, les prix réels, tels qu'ils se manifestent sur le marché, et déterminés selon les mécanismes propres à cette institution, correspondent-ils, à plus ou moins longue échéance, aux prix naturels liés aux coûts de production. Dans cette perspective, la contribution scientifique de Smith consiste, d'une part, à démasquer la nature des prix derrière le travail nécessaire à la fabrication des marchandises et, d'autre part, à expliquer la coïncidence entre les prix de production (naturels) et les prix constatés dans les faits (réels). Mais, selon Veblen, la mobilisation des faits par Smith "est construite pour coïncider avec la légitimité téléologique". Autrement dit, ce qui n'est pas conforme à la finalité est considéré comme l'effet d'une perturbation. De plus, Smith utilise des fictions historiques, une "histoire conjecturale" ²⁹ (comme à propos de l'échange primitif) dont l'objectif est "la normalisation des données" relatives à la finalité postulée.

Une autre évolution majeure est relevée par Veblen : à la différence des Physiocrates, Smith introduit, dans la mécanique des lois naturelles, les êtres humains jusque-là absents d'un système où la nature était l'unique source de richesses. "Avec les physiocrates, la production est le produit de la nature, dit-il, avec Adam Smith, il est le travail de l'homme et de la nature (...)".

Les dieux disparaissent-ils pour faire place aux hommes ? Les individus se voient attribuer les motifs que leur confère une psychologie hédoniste : leurs fins consistent à minimiser leurs peines et à maximiser leurs plaisirs dans toutes les actions qu'ils entreprennent. Mais, ces fins humaines sont soumises à des fins supérieures et sont lissées par le mécanisme régulateur de la Main Invisible qui procède à l'harmonisation

²⁹ L'expression de James Steuart est citée par Veblen (Veblen, "The preconceptions of Economic science", 1899-1900).

des intérêts particuliers. L'habilitation de l'individu n'est qu'une illusion et les phénomènes sociaux continuent d'être tributaire de la raison métaphysique qui préside la raison des hommes. "Avec les physiocrates, la production est le produit de la nature, dit-il, avec Adam Smith, il est le travail de l'homme et de la nature, avec l'homme au second plan" (Veblen 1899-1900 p.80) ³⁰.

Finalement, comme le dit Vinokur, pour Veblen, "téléologie des faits et passivité de l'homme sont indissociables" (Vinokur 1969 p.50).

Après Smith, Veblen considère que les derniers classiques vont porter les préconceptions à leur expression moderne.

2.1.3. Vers une métaphysique de la norme, la transition vers la Science Economique moderne.

Après Smith, Cairnes a bien atténué le contenu téléologique du procès de causalité et J.S.Mill, rendu plus subtile la représentation hédoniste post-benthamienne des motifs humains. Pourtant, les derniers classiques ne vont sortir de la métaphysique finaliste que pour développer une autre forme de métaphysique, que Veblen qualifie de taxinomique. Alors que la physique devient le modèle des autres sciences, de nouveaux critères de scientificité se dessinent pour l'économie, à l'image de l'école de la Psychologie Associationniste pour laquelle la vérité scientifique réside désormais dans la cohérence des propositions entre elles, plutôt que dans la recherche des causes substantielles des événements.

Le corollaire de cette évolution des critères de scientificité est le changement de statut des faits avec le développement de la méthode déductive. Des faits empiriques généralisés sont les prémisses du système et deviennent le critère de normalité. Tout écart à la norme est considéré comme "une cause perturbatrice" de la cohérence du système de telle sorte que les prémisses sont finalement abstraites. "Les lois de la science, dit Veblen, qui constituent la connaissance théorique des économistes, sont les lois du cas normal. Le cas normal ne rencontre pas le fait concret" (Veblen 1899-1900 p.131 ³¹).

Finalement le rapport aux faits est un rapport de mesure de l'écart à la norme abstraite. Cette procédure de la science est qualifiée par Veblen de taxinomique.

³⁰ "With the Physiocrates, production is the work of nature; with Adam Smith, it is the work of man and nature, with man in foreground".

³¹ "The laws of the science, that which makes up economist's theoretical knowledge, are laws of the normal case. The normal case does not occur in concrete fact" (Veblen 1899-1900 p.131).

Veblen considère que la science post-classique a développé une métaphysique de la norme qui néglige l'étude des ressorts réels de la dynamique économique et dont les théories qui analysent les conditions de l'équilibre du marché sont une parfaite manifestation.

Au total, les pensées physiocrate, classique et post-classique, analysées sous l'angle de leurs préconceptions, manifestent des représentations économiques empreintes de métaphysique. " L'histoire des sciences, résume Veblen, a suivi une longue et tortueuse voie de désintégration de l'animisme, - des auteurs scolastiques, qui discutaient de l'usure du point de vue de sa relation au droit divin, aux physiocrates, qui faisaient reposer leur argumentation sur «un ordre naturel» et une «loi naturelle» qui décide de ce qui est substantiellement vrai et qui guide, d'une façon générale, le cours des évènements par la contrainte de la conformité logique. Il y a eu quelque chose comme un changement à partir d'Adam Smith qui a recours (...) au guide de la «main invisible» jusqu'à Mill et Cairnes, qui ont formulé les lois du salaire «naturel» et de la valeur«normale» (...). Mais la différence entre les premiers et les derniers points de vue est une différence de degré plus que d'espèce" (Veblen 1898 pp.381-382 ³²).

Ces préconceptions persistent dans les représentations économiques modernes alors que les méthodes des sciences et la réalité de la société matérielle à comprendre ont évolué plus manifestement.

2.2. Les manifestations des préconceptions dans la Science Economique contemporaine.

La cible de Veblen est la Science Economique dominante de son époque et, en particulier, l'équilibre partiel de Marshall et le marginalisme diffusé aux Etats-Unis par J.B. Clark. Il montre que les préconceptions métaphysiques restent à l'œuvre dans ces théories modernes. Cependant son analyse porte également sur les pensées qui se veulent alternatives. Il cherche à montrer que leurs prétendues ruptures épistémologiques ne parviennent pas à contrecarrer l'influence des préconceptions héritées.

32 "The history of science shows along and devious course of disintegrating animism, - from the days of scholastic writers, who discussed usury from the point of view of its relation to the divine suzerainty, to the physiocrats, who rested their case on an "ordre naturel" and a "loi naturelle" that decides what is substantially true and, in general way, guides the course of events by constraint of logical congruence. There has been something of a change from Adam Smith, whose recourse in perplexity was to the guidance of "an unseen hand", to Mill and Cairnes, who formulated the laws of "natural" wages and "normal" value (...) But the difference between the earlier and the later point of view is a difference of degree rather than of kind" (Veblen 1898 p.381-382).

2.2.1. Expression des préconceptions dans l'économie orthodoxe : statique téléologique et psychologie hédoniste.

Les arguments relatifs à l'analyse des courants néo-classiques sont principalement réunis dans deux articles de Veblen : "Professor Clark's Economics" ³³ et "The limitations of marginal utility" ³⁴. Veblen situe la rupture entre le courant néo-classique et ses antécédents dans son désintérêt relatif pour la production au profit des mécanismes à l'oeuvre sur le marché. La production, de cause de la valeur devient résultante des processus d'évaluation, qui sont le jeu de facteurs psychologiques dans la sphère de la distribution. Cependant, la conception psychologique témoigne justement d'une filiation aux préconceptions. Le second vecteur d'une filiation vis-à-vis des préconceptions est la prégnance des théories statiques qui traduisent la persistance des représentations téléologiques ou métaphysiques.

- Une statique téléologique.

L'analyse des phénomènes économiques fondée sur l'utilité marginale suggère un attachement aux préconceptions dans la mesure où les caractères téléologiques, normatifs et statiques s'y manifestent, mêmes si les théories développées semblent sur certains points concurrentes de celles qui les ont précédées. Ainsi, le postulat statique de "la concurrence pure et parfaite" s'apparente-t-il, sous une autre forme, à la conception optimiste et rationaliste de "l'ordre naturel des choses" des physiocrates. Quelle que soit la conception de la valeur, les théories économiques préoccupées par l'ajustement des valeurs en situation donnée, revêtent un caractère statique. Par exemple, la conception de la dynamique chez Clark (de même que celle de Marshall) est paradoxalement marquée par la persistance de l'équilibre, la dynamique étant simplement conçue comme la recherche des critères d'équilibre entre des données variables dans le temps. Les éléments culturels sous-jacents à ces schémas théoriques se manifestent à travers des institutions considérées comme normales et définitives, telles la propriété privée et la liberté de contrat. Cet aspect fictionnel interdit à la Science Economique toute possibilité de prise en compte d'une dynamique économique réelle caractérisée par des changements dans la nature même des phénomènes, qui semblent, pour Veblen, la caractéristique fondamentale de tous les systèmes sociaux. Un autre exemple peut être évoqué, celui des considérations de Clark sur les sociétés primitives.

³³ Quarterly Journal of Economics vol.22, fev. 1908 ; repris dans The place of science in modern civilisation, 1919.

³⁴ Journal of Political Economics vol.27, n°9, nov. 1909 ; repris dans The place of science in modern civilisation, 1919.

Cette référence n'est, pour Veblen, pas de l'ordre du réalisme historique : il s'agit d'une abstraction destinée à dégager les lois dont on cherche à établir la permanence dans la société contemporaine. Les préconceptions métaphysiques apparaissent dans la mesure où ce recours à l'état primitif vise à caractériser la concurrence parfaite comme un état naturel perdu et où Clark cherche à définir les moyens pour retrouver cet idéal imaginaire de fluidité. La science néo-classique reste dans l'ordre des préconceptions marquées par la métaphysique des normes.

Le deuxième élément par lequel la théorie économique orthodoxe est rattachée aux préconceptions métaphysique est la manière paradoxale dont l'utilitarisme envisage le statut de l'individu dans les phénomènes économiques.

- Les paradoxes de la psychologie hédoniste.

Pour Veblen, la psychologie de l'action telle que la conçoivent les marginalistes porte en elle des principes téléologiques dont même la tradition autrichienne de Menger n'a pu se départir. Bien que les phénomènes économiques soient expliqués à travers le calcul et les choix d'individus hédonistes et rationnels, les êtres humains semblent n'être que des intermédiaires mécaniques dont la psychologie est entièrement déterminée par des fins qui leur échappent. Paradoxalement, en plaçant l'individu au cœur de l'analyse économique, la théorie marginaliste présente une conception "passive, inerte et immuable" de la nature humaine.

"C'est un calculateur général de plaisirs et de peines, qui, comme une sorte de globule homogène, fait de désir et de bonheur, oscille sous l'impulsion de stimulants qui le promènent un peu partout sans le déformer. Il n'a ni passé ni avenir. Il est un fait humain, isolé, immuable, en équilibre stable, sauf sous le contrecoup de certaines forces agissantes qui le déplacent dans un sens ou dans l'autre. Se déplaçant lui-même au milieu des éléments naturels, il tourne autour de son axe spirituel, jusqu'à ce que le parallélogramme de ces forces pèse sur lui, de façon qu'il suive la ligne de la résultante. Quand cesse l'action de ces forces, il revient au repos et n'est plus comme auparavant qu'un simple globule" (Veblen 1898 pp.389-390³⁵).

35 Traduction de Barre, Economie Politique, Paris, P.U.F., coll. Thémis, tome 1, 1964, p.124. "The hedonistic conception of man is that of a lightning calculator of pleasures and pains, who oscillates like a homogeneous globule of desire of happiness under the impulse of stimuli that shift him about the area, but leave him intact. He has neither antecedent nor consequent. He is an isolated, definitive human datum, in stable equilibrium except for the buffets of the impinging forces that displace him in one direction or another. Self-poised in elemental space, he spins symmetrically about his own spiritual axis until the parallelogram of forces bears down upon him, where-upon he follows the line of the resultant. When the force of the impact is spent, he comes to rest, a self-contained globule of desire as before".

Le second aspect est que la conception de la psychologie humaine développée par le marginalisme témoigne de la même distance par rapport aux faits que l'analyse des phénomènes eux-même. En réduisant les motifs économiques à une évaluation monétaire, l'Economique destitue l'individu, qu'elle réifie d'autre part, de la complexité psychologique qui est la sienne.

Au total, c'est l'ensemble du corpus de la théorie orthodoxe avec ses bases classiques et ses développements néo-classiques qui est interprété comme métaphysique, au sens où il entretient un rapport abstrait ou normatif aux faits économiques et psychologiques.

Les théories dissidentes par rapport à la théorie contemporaine échappent-elles aux préconceptions qui figent les représentations économiques en dépit de leur diversité? Veblen ne le pense pas.

2.2.2. L'infirmité du contenu alternatif des théories dissidentes du point de vue des préconceptions.

Pour Veblen, la portée des critiques formulées par l'Ecole Historique Allemande ainsi que par le modèle marxiste est limitée dans la mesure où ces courants prétendument dissidents n'opèrent pas de rupture avec des préconceptions qu'ils partagent avec l'ensemble du corpus économique. En particulier, la dimension dynamique que les deux courants veulent introduire dans les modalités d'appréhension de la réalité économique reste marquée par une philosophie téléologique qui ne se démarque que peu de la métaphysique à l'œuvre dans les théories plus orthodoxes.

- L'empirisme et le finalisme de l'Ecole Historique Allemande.

Veblen accorde un certain nombre de crédits au compte de l'Ecole Historique Allemande, dont il ne renie pas l'influence, sans que celle-ci échappe pour autant à la critique touchant l'ensemble des orientations théoriques élaborées jusqu'à lui.

Certains types de critiques formulées par Veblen à l'encontre de la science orthodoxe recouvrent celles de l'Ecole Historique Allemande elle-même. En particulier, cette dernière a fait vœux de pallier le manque de réalisme et l'utilisation anecdotique de l'histoire par la science académique. Aussi, Veblen reconnaît-il partager avec le courant allemand une conception relativiste des lois économiques : celles-ci dépendant largement du contexte structurel et du système industriel, leur validité est circonscrite à un cadre spatial et temporel déterminé. De même, Veblen adhère à la vision "historico-génétique" de l'Ecole Historique Allemande. Les problématiques de l'équilibre se voient opposer la genèse et la transformation des systèmes économiques comme objet scientifique, en particulier par le biais du développement de l'histoire économique.

Pourtant, les travaux de l'Ecole Historique Allemande ne suffisent pas à faire de l'Economie Politique une science véritablement dynamique, conforme aux aspirations de Thorstein Veblen. Selon lui, les auteurs de cette école se sont, en grande partie, contentés d'énumérations historiques et de descriptions littéraires du développement industriel sans élaboration théorique, c'est-à-dire sans interprétation des données empiriques collectées à travers "un corps cohérent de connaissances" (Veblen 1898 p.375). Roscher s'est, selon lui, borné à juxtaposer les explications classiques à des descriptions chronologiques, et Wagner s'est contenté d'une Histoire descriptive et de monographies, dont Veblen reconnaît d'autre part la qualité (Pirou 1946).

En amont, l'Ecole Historique Allemande ne se départit pas du téléologisme dont Veblen poursuit la trace à travers toute l'histoire de la pensée économique. Ce courant a cherché à révéler les lois de l'évolution historique de manière beaucoup trop automatique. Veblen décèle l'influence de la philosophie hégélienne derrière les "orientations physiologiques", les représentations organicistes, qui définissent les lois de l'évolution historique comme un "processus vital se développant selon une nécessité interne". Schmoller, dont Veblen loue néanmoins la démarche, ne déroge pas à la perspective finaliste. Lorsqu'il étudie les institutions contemporaines, il ne cherche pas à découvrir les causes qui se sont enchaînées pour produire les structures économiques, mais il cherche à prévoir les perspectives de leur évolution et à définir les critères d'une meilleure organisation pour les dites institutions. On retrouve, ainsi, sous l'aspect d'un appareillage réformé, la dimension métaphysique dans le finalisme et le caractère normatif des sciences orthodoxes.

- Une lecture utilitariste et spiritualiste de la théorie marxiste.

Veblen a produit une analyse assez originale de "l'économie socialiste de Karl Marx" (Veblen 1906b,1907) qui le conduit, là encore, au constat de l'attachement aux représentations métaphysiques des phénomènes et aux fondements hédonistes et rationalistes des comportements économiques.

Veblen considère que les fondements de la théorie marxiste reposent sur une double influence : (1) étrangement, l'influence anglaise de l'école libérale utilitariste et (2) plus traditionnellement, l'influence allemande néo-hégélienne.

(1) La théorie marxiste de l'exploitation est fondée sur l'idée d'un droit intégral au produit du travail qui n'est qu'une modalité de la philosophie des droits individuels naturels. Aussi, la construction marxiste n'opère-t-elle pas de rupture avec la tradition naturaliste de l'Economie Politique individualiste.

(2) L'importance accordée par Marx aux conditions matérielles d'existence dans le procès des institutions économiques est inspirée de l'interprétation matérialiste de la philosophie hégélienne par Feuerbach. Pourtant, pour Veblen (qui est parfois lui-même considéré comme un matérialiste naïf)³⁶ ce matérialisme ne conduit pas à un véritable divorce avec l'idéalisme à l'œuvre dans la philosophie hégélienne. En effet, le mouvement historique ne se développe pas sur la base d'une causalité strictement matérielle et une causalité obscure, comme il la qualifie lui-même, mais par une nécessité interne, expression métaphysique de la causalité. Ce finalisme est aussi un "méliorisme" puisque le socialisme (projection future des lois du développement historique) est compris comme un état social supérieur. Le modèle est ainsi largement téléologique et rationaliste.

De plus, le moteur de cette dynamique qui repose sur la lutte des classes, comme processus appartenant au domaine des désirs humains et de la conscience humaine, relève d'une conception qui ne rompt pas d'avec l'utilitarisme et l'hédonisme anglais. "La dialectique du progrès social, dit Veblen, repose, par conséquent, sur le plan spirituel des passions et des désirs humains, non pas sur le plan littéralement matériel des impulsions mécaniques et physiologiques (...). Il s'agit d'un matérialisme sublimé par la présence dominante de l'esprit humain conscient (...)" (Veblen 1906b p.581)³⁷.

Veblen estime que, par la suite, un certain nombre de théoriciens socialistes (Berstein, A. Menger,...) ont rompu avec "l'optimisme et le romantisme" liés à la philosophie allemande (Veblen 1907). Concernant la lutte des classes, ces auteurs ont montré que les conduites humaines sont conditionnées par des impulsions plus complexes et plus nombreuses que le simple intérêt, serait-il de classe. De plus, la finalité révolutionnaire à l'œuvre dans la lutte des classes peut être contrariée : en particulier, le sentiment national peut opérer une cohésion entre le prolétariat et les autres classes sociales.

Au total, la fresque de Veblen paraît largement orientée vers une critique fondamentale de l'Economie académique de son temps. Les préconceptions, marquées par une représentation métaphysique des ressorts des phénomènes économiques et par une conception des comportements insuffisamment fondée par un point de vue psychologique réaliste, telles qu'elles apparaissent dans l'Economie classique, peuvent être justifiées par le contexte institutionnel et scientifique d'alors. La mise à jour des

³⁶ On attribue, parfois, à Veblen un attachement à la tradition philosophique de l'idéalisme allemand. cf. par exemple D.K. Pickens, 1987.

³⁷ "The dialectic of the movement of social progress, therefore, moves on the spiritual plane of human desire and passion, not on the (literally) material plane of mechanical and physiological stress, on which the developmental process of brut creation unfolds itself. It is a sublimated materialism, sublimated by the dominating presence of the conscious human spirit (...)"

préconceptions devient une critique dès lors que les théories modernes ne se sont pas départies de références déconnectées du système économique actuel et qu'elles n'ont pas opéré de réformes de leurs représentations conformes à celles intervenues dans d'autres champs scientifiques. La critique à l'encontre des dissidents semble avoir pour fin, d'insister sur la prégnance des préconceptions à l'œuvre, puisque même ces courants sont soumis à leur influence et, sont, de ce fait, incapables de parvenir à leurs objectifs de réforme.

La mise à jour de ces préconceptions au cours de l'histoire des courants de pensée économiques n'est pas une fin en soi pour Veblen, qui veut montrer en quoi elles ont un caractère obsolète.

3. La critique des préconceptions : le caractère non évolutionniste de la Science Economique - ou plaidoyer en faveur de la modernité dans les sciences économiques.

L'idée sous-jacente à l'ensemble de la critique menée par Veblen à l'encontre de la Science Economique est que la théorie orthodoxe est restée sous le joug de préconceptions développées au dix-huitième siècle. Aussi, l'objet et la méthode des théories économiques modernes seraient marqués par un double décalage :

(1) un décalage de l'objet et de la méthode, par rapport à des institutions et un contexte matériel obsolètes liés au mode de vie industriel ;

(2) un décalage de l'objet et de la méthode, empreints de téléologisme suranné, par comparaison avec les autres sciences et en particulier avec les sciences de la vie.

L'élément crucial de la critique des préconceptions de la Science Economique réside dans le caractère statique qu'elles confèrent aux théories que Veblen voudrait voir remplacé par un point de vue évolutionniste.

3.1. L'écart de la Science Economique aux conditions matérielles d'existence modernes.

Pour Veblen, la Science Economique moderne doit se dégager des modes de pensée archaïques, qui sont le reflet du contexte historique duquel ils ont émergé : ce contexte est marqué par une économie artisanale qui va ériger le marché comme institution économique fondamentale. Au lieu de considérer cette institution comme une forme historiquement née de la désintégration du système économique féodal, conformément à une perspective relativiste des institutions, la Science Economique va se représenter le marché comme une institution permanente, créée par autogenèse et émanant d'une loi naturelle du fonctionnement des sociétés. Or pour Veblen, l'objet de la Science

Economique doit être le réel "objectivement considéré" et non pas le naturel (puis le normal), tel qu'il s'exprime à travers des lois immanentes et définitives. Ce réel est en mouvement perpétuel et il convient autant de saisir la nature de ce mouvement que d'en repérer les éléments de stabilité.

Le réalisme plaidé par Veblen a souvent été interprété comme une exhortation naïve à l'empirisme. Pourtant Veblen souligne, à propos de sa critique à l'encontre de l'Ecole Historique Allemande, que l'insistance sur les faits est nécessaire mais non suffisante pour faire sortir la Science Economique de son état "pré-évolutionniste". Encore faut-il que les faits soient intégrés dans un "corpus cohérent de théories articulées", et que ce corpus soit une théorie de procès, d'évolution ³⁸.

Le réalisme prôné par Veblen n'est pas un refus de l'abstraction. Le danger des modèles abstraits (en particulier des modèles de la Science Economique traditionnelle) réside dans le fait que ces modèles finissent par imprégner les "habitudes de pensée" à tel point qu'ils finissent par opacifier la réalité des phénomènes.

Ce n'est pas que les changements dans les conditions matérielles d'existence n'aient eu aucun poids sur les représentations - au contraire, les représentations physiocratiques sont caractérisées par l'importance de l'agriculture, la pensée classique par le mode de production artisanale, et l'école néo-classique par les institutions commerciales - mais l'évolution de la pensée est néanmoins marquée par la persistance de croyances, dégagées des faits liés aux changements fondamentaux intervenus dans l'organisation de la production. Pour Veblen, les faits objectifs et institutionnels à l'origine de la réflexion économique ont évolué sans que les fondements ne se transforment. Aussi la pensée néo-classique est-elle incapable d'expliquer de façon réaliste les forces et phénomènes récents. En particulier, "les théories téléologiques ne traitent des phénomènes actuels qu'en tant qu'ils sont conditionnés par leurs conséquences futures" (Vinokur 1969). Autrement dit, elles ne questionnent pas la genèse des phénomènes qui s'insère, selon elles, dans un système d'explications *a priori*.

Veblen prend pour exemple la représentation des facteurs de production qui est déterminée par les catégories de revenus attribués pour la production ou, autrement dit, à partir de catégories monétaires *a priori* : "on a l'habitude, explique Veblen, de parler

³⁸ "The insistence on data could scarcely be carried to a higher pitch than is was carried by the first generation of the Historical School; and yet no economics is farther from being an evolutionary science than the received economics of the Historical School. The whole broad range of erudition and research that engage the energies of that school commonly falls short of being a science, in that, when consistent, they have contented themselves with an enumeration of data and a narrative account of industrial development, and have not presumed to offer a theory of anything or to elaborate their results into a consistent body of knowledge" (Veblen 1898 p.375).

de trois facteurs de production: terre, travail, capital. La raison de cette trilogie est qu'il y a trois catégories de revenus reconnues : la rente, les salaires, les profits, et que l'on a postulé que tout ce qui produit un revenu est un facteur de production. Ce schéma nous vient du dix-huitième siècle. On suppose qu'il a été généralement vrai à cette époque, et par conséquent qu'il doit continuer à être «naturel» ou «normal» (Veblen 1948).

Mais cette conception a pour conséquence la négligence de facteurs essentiels de la production, mais qui ne sont pas rétribués par un revenu spécifique, en particulier le travail de direction (l'entrepreneur) et l'état de la technique. Aussi, lorsque Marshall veut prendre en compte le facteur organisationnel dans la productivité, il le range sous une catégorie résiduelle de «quasi-rente», "la nature ayant horreur du vide". Ainsi, les catégories économiques, tels les revenus, ont un caractère normatif et statique inadapté à la nature changeante de l'organisation de la production et de l'industrie.

"Il est également significatif, dit Veblen, que même dans sa discussion de caractères très dynamiques du procès économique comme le différentiel d'efficacité entre les ouvriers ou des procédés industriels, aussi bien qu'à propos des avantages différentiels des consommateurs, le Professeur Marshall a recours à des catégories essentiellement taxonomiques tel le concept de rente. La rente est une catégorie pécuniaire, une catégorie de revenu qui est essentiellement un terme final et non une catégorie dynamique (...). Ce n'est pas un facteur ou un caractère du procès de la vie industrielle mais un phénomène de nature pécuniaire (...)" (Veblen 1919 ³⁹).

On voit bien dans cet exemple comment, pour Veblen, les préconceptions élaborées dans un contexte de capitalisme commercial se trouvent plaquées, à travers les catégories économiques, sur une réalité qui s'est transformée. Selon lui, ces catégories héritées de représentations passées ne peuvent rendre compte des caractères principaux du capitalisme industriel qu'est le système économique de son temps.

Mais la réalité des systèmes économiques n'est pas la seule à se transformer : les représentations qui sont à l'origine de l'activité scientifique changent aussi, même si c'est parfois avec retard. En persistant à conserver des représentations statiques, les économistes s'interdisent une certaine modernité scientifique dans la mesure où ils ne

³⁹ "It is significant of the same point that even in his discussion of such vitally dynamic features of the economic process as the differential effectiveness of different labourers or of different industrial plants, as well as of the differential advantages of consumers, Professor Marshall resorts to an adaptation of so essentially taxonomic a category as the received concept of rent. Rent is a pecuniary category, a category of income which is essentially a final term, not a category of the motor term, work or interest. It is not a factor or a feature of the process of industrial life, but a phenomenon of the pecuniary situation which emerges from this process under given conventional circumstances".

les adaptent pas aux changements intervenus dans d'autres champs mais les isolent, au contraire, dans des références propres au dix-huitième siècle.

3.2. L'écart de la Science Economique à la modernité scientifique.

Le contexte historique à l'origine des présupposés de la Science Economique est également marqué par un type de modèle scientifique. En effet, les différentes disciplines ne se développent pas de manière isolée mais plutôt par influence mutuelle, à tel point que des "habitudes de pensée" s'établissent dans la communauté scientifique, qui tendent à assurer une certaine cohérence des représentations. Dans cette perspective, la Science Economique semble, à maints égards, refléter la cosmologie newtonienne. Plus particulièrement, elle présente des analogies significatives avec la mécanique classique (Thoben 1982). Mais, quand les sciences physiques classiques conçoivent le mouvement, c'est en termes de procès totalement réversible et n'aboutissant en aucune manière à un changement qualitatif. Aussi, Veblen considère t-il que le modèle de la science biologique tel qu'il a été réformé par Darwin constitue une meilleure analogie pour le système social. En effet, par rapport aux travaux classificatoires comme ceux de Linné, la théorie darwinienne a opéré une véritable révolution, en érigeant la recherche du moteur de l'évolution des espèces en objet majeur des sciences naturelles. Pour Veblen, Darwin représente "la ligne de partage entre la pensée antique et la pensée moderne" (Rigal 1971). Pour les systèmes sociaux comme pour les systèmes naturels, le fait universel est celui d'une évolution permanente. Le problème fondamental pour les sciences sociales est donc de comprendre et d'expliquer le mouvement, la dynamique sociale. La science doit s'attacher à "rechercher les causes vitales qui président à la suite des faits" d'autant plus que, soumis à la force du progrès accéléré des technologies industrielles, tous les phénomènes sociaux sont en état de transformation continuelle. Tel était le projet de la New School of Social Research, à laquelle participait Veblen, que de "chercher à expliquer, sans parti pris, l'ordre existant, sa genèse, son histoire et son fonctionnement actuel, aussi bien que les circonstances nouvelles qui travaillent à sa transformation" (Jaffé 1924, Vinokur 1969).

Le réalisme des faits considérés n'est pas le point de rupture déterminant entre la science "archaïque" et la science moderne, les sciences naturelles pré-évolutionnistes ne pêchaient pas par lacune de données factuelles. L'inflexion se situe plutôt dans la prise en compte de l'évolution, du changement dans la nature même des objets considérés, et de la recherche explicative des "principes dynamiques de genèse, de croissance et de prolifération" de ces phénomènes (Veblen 1898 p.376).

La dynamique fait néanmoins partie des préoccupations de la science néo-classique et Marshall revendiquait lui-même l'analogie biologique de préférence à l'analogie mécanique pour la discipline (Marshall 1898, Maricic/ Ngo-Mai 1991, Thoben 1982). Pourtant, pour Veblen, le mouvement chez Marshall est conçu comme le mouvement d'un mécanisme déterminé et auto-régulateur. Au lieu de rechercher les causes explicatives de la naissance et de l'évolution de phénomènes en mouvement, l'économie néo-classique cherche à prouver l'existence prédéterminée de lois d'équilibre entre différentes variables. Le mouvement réside dans la confrontation de l'état présent par rapport à une situation idéale telle que la "taxonomie" reste sa caractéristique majeure, alors qu'il s'agirait de mener une recherche objective pour expliquer cet état présent. Cet état des choses est la marque des préconceptions métaphysiques de la Science Economique.

Cette divergence entre la dynamique telle que la conçoivent les néo-classiques et une théorie évolutionniste tient en partie à une différence dans la conception de la nature de la relation de causalité entre les phénomènes que l'on veut expliquer. La causalité dans les théories orthodoxes est une causalité simple et préalablement déterminée, qui se manifeste dans une séquence autonome de causes et d'effets qui se répètent à l'identique à chaque étape. Pour Veblen, la causalité est un procès plus qu'une séquence. Les faits se déroulent selon une continuité de causes et d'effets, où chaque cause est l'effet d'une cause antérieure et chaque effet, une cause d'un effet postérieur : ce procès n'a ni signification (relativement à des présupposés téléologiques), ni fin. Ainsi Veblen oppose-t-il à la causalité orientée (préalablement déterminée) des orthodoxes, une causalité "opaque", "aveugle" et "obscur", terminologie qui veut exprimer la neutralité de la causalité quant aux fins. De même, à la causalité simple des néo-classiques, Veblen oppose une causalité cumulative, où un phénomène n'est que le dernier effet d'une accumulation de causes et d'effets antérieurs. Enfin, si la causalité néo-classique est orientée principalement vers le futur et la prévision, celle de Veblen est orientée vers l'explication à partir du passé.

De la nature de la causalité découle une conception de la nature de l'évolution conforme au transformisme non téléologique de Darwin : elle est sans fin et se déroule selon un processus purement mécanique, impersonnel et irréversible, dont la direction est impénétrable.

C'est finalement au nom de la modernité que Veblen rejette les fondements de la Science Economique. Au regard d'une théorie de la connaissance basée sur les "données de la psychologie moderne" et d'un modèle de la science inspiré par la révolution épistémologique du modèle darwinien, la Science Economique ne correspond pas au

critère de cohérence des représentations vis-à-vis du reste du champ scientifique. Elle se trouve en porte-à-faux par rapport au réel tel qu'il est défini par l'histoire et par rapport aux représentations. Pour Veblen les critères de la science moderne imposent l'étude du réel plutôt que d'un naturel ou d'un normal baignés de finalisme métaphysique ou idéologique. De même, un parti pris évolutionniste non téléologique doit prévaloir sur la problématique en terme d'équilibre préétabli, menée par l'Economie orthodoxe.

La critique formulée par Veblen à l'encontre de l' Economie Politique est radicale parce qu'elle est globale et parce qu'elle cible les fondements même de toute pensée économique. En les termes de la philosophie des sciences, telle qu'elle a été développée par Lakatos, on peut dire que la critique de Veblen est externe. En effet, loin de discuter de la validité des résultats théoriques, sauf à titre d'illustration, elle s'attaque au "*Hard Core*" du corpus de la Science Economique. A partir de sa conception duale de la connaissance, Veblen considère qu'une science est, avant tout, l'expression d'un mode de représentation du monde. Toute science est marquée par un certain nombre de préconceptions sur lesquelles, selon lui, la validité des théories scientifiques repose. Ce "*Hard Core*" est constitué d'hypothèses fondamentales, parfois implicites (souvent inconscientes chez les auteurs), que Veblen considère comme incompatibles avec les données du réel et avec le reste du discours scientifique des autres disciplines. La nature externe de la critique de Veblen est à la fois sa faiblesse et sa force : sa faiblesse car elle ne met pas en doute la cohérence des propositions théoriques entre elles, critère de scientificité établi par les règles du jeu que les économistes se sont donné eux mêmes ; sa force car elle ne peut déboucher que sur un nouveau programme de recherche et l'élaboration de nouvelles règles du jeu pour la Science Economique.

La cohérence des critiques avancées à l'encontre des différents corpus économiques dans le cadre de ses propres conceptions de la science et de la connaissance, en font un véritable système critique. A l'intérieur de ce système, le rejet des représentations de la nature et de l'action humaine qui est un point important lié au décalage des représentations économiques vis-à-vis du reste du champ scientifique, et ici aux théories psychologiques, a été seulement évoqué. Il est, en effet, délicat de présenter cet aspect de la critique sans anticiper sur la contribution positive de Veblen, qui fait l'objet du second chapitre.

SECOND CHAPITRE

**La conception de la nature humaine et des
conduites économiques selon Veblen.**

Pour Veblen, une des lacunes fondamentales de la Science Economique orthodoxe réside dans sa conception de l'action économique. Cette conception repose, nous l'avons vu, sur des présupposés relatifs à la nature humaine qui vident celle-ci de son contenu tout en prétendant, paradoxalement, réhabiliter l'individu comme catégorie scientifique. Ce n'est pas tant le caractère irréaliste de cette conception que Veblen rejette que le fait qu'elle ne tienne pas compte des apports de la psychologie moderne et qu'elle soit incompatible avec une conception évolutionniste de la Science Economique.

Veblen propose une conception alternative du comportement économique (comme aspect particulier du comportement humain en général) : de la psychologie moderne (en fait du courant de la philosophie pragmatique américaine), il retient l'idée d'une plus grande diversité des motifs humains que ceux retenus par la psychologie classique. Veblen élabore, quant à lui, une classification des «instincts» qui correspond à un certain nombre de conduites-types dans le champ d'activité économique.

A partir du darwinisme, il développe une conception évolutionniste de la science qui, du point de vue de la nature humaine, repose sur l'hypothèse de la non-fixité des données de la psychologie et des motifs des comportements humains. Cette vision évolutionniste relève d'une représentation dialectique entre la stabilité et l'évolution des comportements, entre les instincts et les habitudes.

En effet, pour Veblen, l'homme est "une structure cohérente de propensions et d'habitudes qui cherchent leur réalisation et leur expression dans le déploiement d'une activité" (Veblen 1898). Ainsi doit-on comprendre que Veblen caractérise le comportement humain à travers ses composants instinctifs et ses composants liés à l'expérience.

1. Du comportement humain au comportement économique : le rôle des instincts dans l'évolution sociale.

Un ensemble de disciplines qui s'intéressent à la définition des comportements humains ont élu les instincts comme catégorie fondamentale pour la compréhension des conduites humaines dans leurs dimension biologiques et psychologiques.

A la suite d'un certain nombre de références à l'intérieur de ce champ de recherche, parmi lesquelles on peut citer Darwin, James, Loeb et Mac Dougall (Jansen 1987), Veblen considère que la "nature humaine" peut être comprise comme un ensemble d'instincts, dont certains ont une répercussion sur le comportement économique.

1.1. Les instincts dans la nature humaine.

De la même manière qu'il reproche à la Science Economique d'être fondée sur des conceptions scientifiques archaïques, Veblen considère que ses présupposés psychologiques sont inadéquats. De plus, ces préconceptions ont généralement un caractère implicite car les économistes les considèrent comme des données qui sont, par conséquent, exclues du champ scientifique de l'Economique. Veblen montre qu'il faut, au contraire, expliciter les hypothèses psychologiques et les discuter. Ainsi, il revendique, pour sa part, les apports de la psychologie moderne, critiques du rationalisme cartésien et de l'hédonisme benthamien qui forment les contours de la psychologie utilitariste.

Le rationalisme cartésien est un système où la pensée "pure" (en soi) est l'unique source de connaissance du monde qui, lui même, est rationnel et ordonné. Nous savons déjà (cf. le premier chapitre) que pour Veblen l'ordre du monde, s'il y en avait un, serait incommensurable et que l'idée d'un monde rationnel est une projection animiste de l'esprit humain. L'hédonisme explique, quant à lui, le comportement des hommes par une recherche de plaisir individuel et une minimisation des peines. L'utilitarisme synthétise les deux idées précédentes en liant la quête du plaisir à une possibilité de calcul de son intensité relative aux efforts qu'il faut fournir pour l'obtenir. Cette conception est la base de l'axiomatique de l'économie marginaliste.

Dans son pamphlet sur le "calculateur lumineux" qu'est l'homo-economicus (Veblen 1898), Veblen avait souligné le rôle de l'environnement et, plus particulièrement, des conditions quotidiennes d'existence dans la cognition humaine. En cela, il semble insister sur le caractère changeant des "habitudes de pensée" selon le contexte environnemental et culturel.

Mais si la pensée est changeante, il existe l'idée d'une "nature" humaine relativement stable. Cette nature humaine peut être saisie comme un ensemble de propensions "innées et persistantes"⁴⁰ à l'action qu'incarne un "faisceau d'instincts". Ainsi les instincts s'avèrent l'élément de stabilité, l'aspect non relativiste des conduites humaines.

⁴⁰ La question du caractère inné ou acquis des instincts, dans la conception de Veblen, est d'un abord difficile. Veblen dit effectivement qu'il s'agit de propensions innées du comportement, cependant, il insiste, par ailleurs, sur le caractère culturel des instincts prévalants dans une société. Citons le point de vue de Mitchell qui peut être considéré comme un bon interprète de la pensée du Professeur Veblen : "Mr. Veblen seems mistaken in saying that instincts (in his usage) are «hereditary traits». In making this statement I suspect that he has momentarily reverted from his own meaning of instinct (...). As parts of the original nature of man, instincts are inherited ; but instincts «as they take effect in the give and take of cultural growth» have important acquired elements in addition to the elements which are inherited" (Mitchell 1915).

Mais la terminologie ne doit pas être trompeuse : l'instinct tel que le comprend Veblen est moins une catégorie biologique qu'une catégorie psychologique ; mais elle n'est pas pour autant une catégorie psychologique purement individuelle ; il s'agit plutôt d'un concept relevant de la psychologie sociale et de la sociologie.

L'instinct ne doit pas être compris comme un élément biologique transmis génétiquement. Veblen adopte une représentation sociologique des instincts, indépendamment des processus physiologiques dont ils sont le résultat (Leathers 1990). Veblen emprunte à Loeb ⁴¹ la distinction entre tropisme et instinct : un tropisme est une réponse réflexe à un stimuli, un acte impulsif et non délibéré alors qu'un instinct est téléologique. L'instinct est une propension guidée par la recherche d'une satisfaction, qui se manifeste par une activité orientée par un but, dont l'acteur a conscience. "Dans ce flux, explique Veblen, il n'y a pas de méthode d'existence définitivement adéquat et aucune finalité définitivement et absolument louable pour l'action, en ce qui concerne la science qui se propose de formuler une théorie du procès de la vie économique. Le seul fait qui persiste en un fort résidu est que l'action est dirigée par une finalité objective. L'action économique est téléologique, au sens où les hommes cherchent partout et à tout moment à réaliser quelque chose" (Veblen 1898 p.391 ⁴²).

Ainsi la notion d'instinct telle qu'utilisée par Veblen n'exclut pas la motivation et l'intelligence des acteurs. A la suite de Mac Dougall qui s'est intéressé aux interactions entre l'intelligence et l'instinct (Mitchell 1915), Veblen élimine une conception biologique où les actions instinctives sont considérées comme des tropismes ou des automatismes plutôt que comme des actions conscientes, délibérées et téléologiques.

Ce lien entre instinct et action est de nature fonctionnelle. Cependant, les fonctions qui intéressent Veblen ne sont pas des manifestations de la vie psychologique d'un individu mais des manifestations de la vie sociale. Il n'adopte pas, en effet, une perspective

41 " If we follow Mr. Loeb, e.g., in his inquiries into the psychology of that life that lies below the threshold of intelligence, what we meet with is an aimless but unwavering motor response to stimulus. The response is of the nature of motor impulse, and in so far it is «pragmatic», if that term may fairly be applied to so rudimentary a phase of sensibility. The responding organism may be called an «agent» in so far. It is only by a figure of speech that these terms are made to apply to tropismatic reactions. Higher in the scale of sensibility and nervous complication instincts work to a somewhat similar outcome. On the human plane, intelligence (the selective effect of inhibitive complication) may throw the response into the form of a reasoned line of conduct looking to an outcome that shall be expedient for the agent. This is naïve pragmatism of the developed kind. There is no longer a question but that the responding organism in an «agent» and that his intelligent response to stimulus is of teleological character" (Veblen 1906a pp.5-6).

42 "In all this flux there is no definitively adéquat method of life and no definitive or absolutly worthy end action, so far as concerns the science which sets out to formulate a theory of the process of economic life. What remains as a hard and fast residue is the fact of activity directed to an objective end. Economic action is teleological, in the sense that men always and everywhere seek to do something".

psychologique exhaustive pour la compréhension des comportements humains. Son investigation porte sur "la nature et les causes de l'évolution des institutions" qui relèvent de "l'évolution des habitudes et des conventions déterminées par l'environnement matériel et par les propensions innées et persistantes de la nature humaine" (Veblen 1914 p.2).

Pour Veblen, les instincts correspondent, ainsi, à une typologie de finalités stables dans un processus social en constante évolution. Ces instincts peuvent être envisagés sous l'angle de leur finalité économique, permettant de passer de la conception générale des comportements humains à la conception de ces comportements dans leurs implications économiques.

1.2. Les instincts ayant une incidence sur le comportement économique.

Parmi les instincts Veblen s'attache légitimement à ceux qui lui paraissent liés à l'action économique. Ces instincts sont "l'instinct de travail" (*workmanship instinct*), "l'instinct de sympathie sociale" (*parental bent*). Cet ensemble d'instincts constituent la catégorie des instincts favorables aux objectifs économiques et au bien être social. "l'instinct de curiosité désintéressée" (*bent of idle curiosity*) peut avoir des effets de freinage sur la dynamique de l'évolution sociale. Quant à "l'instinct de prédation" (*predatory instinct*), ses effets paraissent plus délétères encore, de ce même point de vue.

1.2.1. Les instincts constructifs : le travail, la vie sociale.

La terminologie veblenienne est souvent difficile à transcrire dans toutes ses implications en termes de sens. Un certain nombre d'exégètes français ont cherché à rendre au plus près la signification de ce *Workmanship instinct*. Halbwichs (Halbwichs 1921) trouve que "l'instinct ouvrier" pourrait convenir si la connotation avec le travail salarié ne risquait de restreindre la signification de l'expression. Pourtant il perpétue la même erreur en adoptant "l'instinct artisan"⁴³. En effet, si cet instinct s'exprime plus manifestement dans le contact avec la matière, il perdure dans des formes d'organisation industrielles non artisanales : Veblen évoque ses manifestations chez les ingénieurs de production de la grande entreprise capitaliste, par exemple. E. James (James 1955) et Pirou (Pirou 1946), quant à eux, adoptent respectivement, après discussion, les traductions "amour du travail" et "goût du travail bien fait". L'idée qu'elles cherchent à exprimer est que cet instinct est une pulsion de travail indépendante des résultats de ce travail.

⁴³ C'est la traduction adoptée également par Aron, 1970.

Cette expression qui a sans doute été inspirée par "l'instinct de construction" de W. James, peut également être rapprochée de "l'instinct mécanique" de Voltaire (Jaffé 1924). Aussi cette propension se rapporte-t-elle plus aux moyens qu'aux fins du travail : elle s'exprime par une recherche de l'efficacité technique pour atteindre un but fixé d'autre part. Cette disposition qu'ont les hommes à chercher à accroître leur pouvoir sur leur environnement se manifeste par l'invention de procédés et d'instruments appropriés pour réduire l'effort et le rendre plus productif. Instinct associé à la forme pragmatique de la connaissance, il est à l'origine de la production des médias technologiques entre l'homme et la nature. Effort utile et adapté à la recherche des moyens de subsistance dans un premier temps, cet instinct véhicule également une dimension morale tels le sens du mérite lié aux activités utiles et le mépris pour les activités futiles.

"Par une nécessité sélective, dit Veblen, l'homme est un agent. Il se perçoit lui-même comme le centre d'un déploiement d'activité impulsive - d'activité «téléologique». C'est un agent qui dans chaque acte cherche l'accomplissement de quelque fin concrète, objective, impersonnelle. En vertu de cet état, il est doué d'un goût de l'effort efficace et d'un dégoût du vain effort. Il sent le mérite de ce qui est de bon service ou rendement, et le démérite de ce qui est vanité, gaspillage, incapacité. Cette attitude, ce penchant, on peut l'appeler instinct artisan" (Veblen 1899-1900 p.12).

L'affirmation de l'existence de cet instinct de travail (expression que nous conservons pour sa simplicité) s'inscrit en négatif vis-à-vis de la psychologie hédoniste : en effet, lorsque celle-ci dépose dans une balance les plaisirs et les peines, ces dernières sont justement des unités de travail. Là où la psychologie hédoniste voit une aversion pour le travail, Veblen considère, au contraire, qu'il y a une inclinaison spontanée pour l'effort.

Cependant, cette inclinaison pour l'effort que Veblen veut opposer à la conception hédoniste de la nature humaine n'est pas une caractéristique qui s'exprime de l'individu vers lui-même, mais qui est dirigée en direction du groupe social auquel il appartient, à travers le jeu d'un second type d'instinct.

Cet instinct qui est littéralement "la propension parentale" ne doit pas être entendu comme un égoïsme étendu à la famille. Ici, "parent" peut être compris dans un sens plus large que "famille", "tribu" ou "groupe". D'ailleurs, Halbwachs a interprété cette aptitude comme étant "la préoccupation de l'avenir de la race" (Halbwachs 1921), ce qui semble une conception de la parenté un peu trop étendue (Pirou 1946). E. James considère plus justement cet instinct comme "l'esprit de solidarité" (James 1933), mais c'est à Homan que l'on doit la belle expression de "instinct de sympathie sociale" (Homan 1933) que nous conservons.

La signification de cet instinct est que l'action humaine n'est pas forcément poussée par des pulsions égoïstes. Elle est, au contraire, tournée vers la survie et le bien être du groupe d'appartenance, où se développent des liens d'attachement et de solidarité.

Là encore cet instinct semble faire exactement le contrepois des hypothèses hédonistes et atomistes à l'œuvre dans les sciences économiques traditionnelles.

1.2.2. Un instinct aux effets ambivalents : la curiosité désintéressée.

Littéralement, la propension à la curiosité oisive, cette expression peut être traduite de préférence par "penchant pour la curiosité non utilitaire", par contraste avec le modèle psychologique des orthodoxes, dont il est clair que la théorie des instincts vise à la contrarier (Vinokur 1969).

Cet instinct a déjà été évoqué à propos de la théorie de la connaissance et de la science chez Veblen (cf. premier chapitre de cette partie). En effet, cet instinct se manifeste par un désir de connaissance et de compréhension de l'environnement. Pour Veblen cette propension s'oppose aux tendances pragmatiques⁴⁴ à l'œuvre dans l'instinct de travail. Il s'agit essentiellement d'une activité mentale qui se manifeste par une observation et une interprétation des phénomènes qui est à l'origine de l'activité scientifique, des représentations philosophiques, religieuses ou mythologiques. L'idée d'une propension à l'investigation sans attente de récompense pécuniaire s'oppose, bien entendu à la psychologie utilitariste⁴⁵. Cet instinct est ambivalent du point de vue de ses effets (indirects) sur les phénomènes économiques et la dynamique sociale. Porteur de science et de connaissances sur le monde, cet instinct peut dans certaines conditions (que nous précisons par la suite) être inhibiteur d'évolutions quand il est pris dans un processus de résistance des représentations au changement.

44 "If credence is given to the view that intelligence is, in its elements, of the nature of an inhibitive selection, it seems necessary to assume some such chain of idle and irrelevant response to account for the further course of the elements eliminated in giving the motor response the character of a reasoned line of conduct. So that associated with the pragmatic attention there is found more or less of an irrelevant attention, or idle curiosity" (Veblen 1906a pp.6-7).

45 La représentation que se fait Veblen de la science, est plus fantasmagorique que naïve ou romantique. En effet, il semble décrire l'activité scientifique comme portée par un désir de connaissance hors de toute considération de rentabilité ou de prestige. Il est à noter que cette représentation est assez conforme à l'attitude adoptée par Veblen lui-même : peu carriériste, il n'a jamais cédé aux usages de l'institution universitaire, ce qui lui valut un certain nombre d'échecs professionnels (il déclina même la présidence de l'American Economic Association, en 1925, "cet honneur venu trop tard"). D'autre part, il est resté "oisif" (au sens où il ne travaillait pas pour gagner sa vie) pendant sept années (1827-1891) durant lesquelles il va lire et travailler intellectuellement à seule fin de nourrir son "instinct de curiosité gratuite". Mais si l'attitude est noble, l'homme n'est pas naïf. Aussi va-t-il dénoncer la perversion de l'activité scientifique universitaire par l'introduction de "critères pécuniaires", liée au financement de cette institution par les trusts. Il a également conscience qu'avec le développement de l'industrie, la science devient de plus en plus une activité "pragmatique", orientée vers une finalité matérielle.

Cependant, cet instinct peut être rattaché à la catégorie des "bons instincts". Veblen, ainsi, pense le "lien des individus à l'environnement par le travail, la sollicitude et l'observation" (Vinokur 1969). Mais à ces "bons instincts", il faut en ajouter un dont la connotation n'est pas aussi positive : l'instinct de prédation.

1.2.3. Un instinct destructeur : l'instinct de prédation.

L'instinct de prédation peut faire penser, à tort, à la quête de l'intérêt individuel de la psychologie classique. Cette dernière exprime, en effet, un lien entre les hommes et la nature. L'homo-economicus, qui cherche, dans son rapport au monde, à accroître son plaisir, ne nuit en rien à celui de ses contemporains et contribue même, involontairement, à leur bien être. La prédation est, au contraire, un lien social immédiat. Elle s'exerce entre individus ou entre groupes et est incompatible avec l'idée d'harmonie des intérêts particuliers. En effet, la prédation consistant à chercher à s'approprier ce que d'autres possèdent, il est clair que les intérêts particuliers ne peuvent être compatibles et qu'ils sont potentiellement conflictuels. En termes économiques, le comportement de prédation se manifeste par une recherche d'accroissement de la richesse non par une opération de production mais dans un rapport de répartition inégal, par la violence ou par la ruse dans le but de jouir de la richesse produite par l'effort de travail et d'intelligence des autres. Les instincts prédateurs s'expriment dans des activités comme la guerre, la politique et le sport, ainsi que dans le commerce et la spéculation.

Pour Leathers, cet instinct se distinguerait des autres instincts présidant les comportements économiques par son caractère individuel (Leathers 1990). On ne peut souscrire à cette partition, parce que les comportements de prédation, d'opportunisme, d'exploitation ou de domination peuvent être aussi bien le fait d'individus que de groupes assez étendus (et ont d'autant plus de chances d'être efficaces dans ce dernier cas). Le statut particulier de l'instinct de prédation semble plutôt résider dans la nature belliqueuse et destructive des comportements qu'il occasionne. Les autres instincts sont, à l'inverse, plutôt pacifiques et surtout constructifs (de technologies, de science et de connaissance). Veblen les désigne, du reste, comme des instincts de l'usage (*serviceability*) traduisant "un esprit d'économie et d'efficacité" (Veblen 1914 p.27).

Mais le lien entre ces instincts et les comportements économiques est loin d'être immédiat :

(1) d'abord les instincts ne constituent pas des unités discrètes du comportement. "Les instincts ne sont pas une unité irréductible de la conduite humaine, ils se mêlent les uns aux autres, ils s'influencent " (Aron 1978), ils se contaminent ou se contredisent

entre eux. La curiosité désintéressée est un vecteur de connaissances et d'informations qui servent les fins et les instincts de travail et de groupe, c'est-à-dire la recherche de l'efficacité dans l'utilisation des moyens d'existence qui conduit à la maîtrise technologique et au bien-être matériel de la communauté. C'est la raison pour laquelle Veblen élabore implicitement une typologie des instincts en fonction des effets des conduites dont ils sont les supports. Mais les conduites ne sont pas réductibles aux seuls instincts ou autrement dit, les instincts ne constituent pas le tout des conduites.

(2) L'effet des instincts, la force de leur action, varient substantiellement selon les circonstances matérielles et les habitudes acquises. Pour que les instincts interviennent dans les comportements, il faut qu'un certain nombre de conditions soient réalisées : une absence d'urgence, un intérêt pour les buts à atteindre et la liberté de choix et de moyens (Jaffé 1924). C'est cette dernière condition qui est rarement satisfaite, la liberté de choix et de moyens est limitée par les habitudes, les coutumes et les conventions sociales.

Ainsi, les instincts ne gouvernent-ils pas seuls les conduites humaines, ils sont recouverts par des habitudes dont il faut également définir le domaine d'intervention ainsi que le domaine d'interaction avec les instincts.

2. Un élément social du comportement humain: les habitudes.

Outre la fonction des propensions innées de la nature humaine dans ses rapports avec l'environnement physique, le comportement économique doit être appréhendé en fonction de l'environnement humain : pour Veblen, celui-ci est essentiellement social. Laissant une large place à l'apprentissage et à l'émulation collective dans les comportements, il trouve dans "les habitudes" la notion capable de résumer les aspects matériels et spirituels de la détermination sociale des comportements. La notion "d'habitude" semble être le produit d'une fertilisation mutuelle entre la pensée pragmatique et la pensée de Veblen.

2.1. Le traitement des habitudes dans la philosophie pragmatique.

C. Peirce, J. Dewey et dans une moindre mesure, W. James ont accordé une place prépondérante aux habitudes dans leurs constructions critiques de la psychologie classique. C'est un retour préalable à la conception générale du comportement humain qu'il faut effectuer avant de considérer les liens entre les instincts et les habitudes et leurs effets en termes de comportements plus explicitement économiques.

2.1.1. C. Peirce : l'intervention de l'incertitude et des habitudes dans l'activité intellectuelle.

Selon Peirce, le doute, rançon dramatique de l'ignorance, est un problème majeur pour les êtres humains. C'est pourquoi l'activité intellectuelle humaine est fondamentalement orientée vers la recherche de moyens de résolution de l'inconfort engendré par le doute, tout autant que vers la résolution des causes du doute elles-mêmes. Pour Peirce, le procès de résolution de l'incertitude attachée à l'existence humaine se déroule au moyen de croyances, de règles d'action et d'habitudes (Waller Jr. 1988). Les habitudes, traditionnellement entachées de préjugés négatifs, seraient en fait une manifestation primordiale de l'intelligence. Le développement de l'activité intellectuelle est étroitement articulé à l'évolution des habitudes : "la pensée se développe à travers la formation des habitudes, par la rupture violente avec les habitudes et à travers l'action de nombreuses variations fortuites des idées combinées avec une différence dans la fécondité de ces différentes variations" ⁴⁶ (Peirce 1892). Il faut insister sur la fonction instrumentale des habitudes mise en évidence par Peirce : les habitudes préservent de l'effort intellectuel en reproduisant des mécanismes hérités de l'expérience du passé dans des occasions analogues. Elles permettent, par conséquent, d'accroître l'efficacité humaine en autorisant les individus à concentrer leurs efforts sur de nouvelles circonstances.

L'idée de ce lien du passé et de l'avenir à travers les habitudes va être reprise par J. Dewey, qui va insister sur l'aspect contradictoire de la nature des habitudes.

2.1.2. J. Dewey et le caractère dual des habitudes.

Pour Dewey, le problème fondamental de l'esprit humain est, comme pour Peirce, "la quête de la certitude" (Dewey 1929). Aussi l'action est-elle tournée vers la réduction de l'incertitude avec deux types de moyens : l'intervention directe sur l'environnement physique, autrement dit le développement technologique; l'explication des phénomènes inconnus à travers des croyances (religieuses, scientifiques) et des mythes. Dans les deux cas les habitudes jouent un rôle très important : les habitudes de faire pour les

⁴⁶ "by the formation of habits, by the violent breaking up of habits, and by the action of innumerable fortuitous variation of ideas combined with differences in the fecundity of different variations", cité par Waller, 1988.

pratiques matérielles et les habitudes de pensée pour les pratiques plus ritualisées ⁴⁷. Dewey insiste sur le caractère dual de ces habitudes :

(1) les habitudes de faire sont nécessaires à la mobilisation de l'activité intellectuelle sur des problèmes inédits. En ce sens, les habitudes ont un caractère progressif ;

(2) mais les habitudes issues de pratiques héritées du passé, présentent, de ce fait, une certaine résistance au changement. Il s'agit, en particulier, des habitudes de pensée incluses dans les structures sociales qui présentent un caractère conservateur.

"Les habitudes de pensée, dit Dewey, survivent aux changements dans les habitudes d'action" (Dewey 1922 ⁴⁸).

Ainsi, la pensée pragmatique met en évidence l'importance de l'habitude dans les conduites humaines en soulignant son influence positive sur l'efficacité de l'activité humaine : les habitudes font gagner du temps, de l'énergie et facilitent la prise de décision des individus. Pourtant elles ont également un caractère conservateur car elles ont été formées au cours de pratiques et de préoccupations passées.

Avant d'envisager la conception des habitudes chez Veblen, nous expliciterons préalablement l'enjeu du concept d'habitude du point de vue des «préconceptions» de l'économie.

2.1.3. L'enjeu du concept d'habitude pour la Science Economique.

La mise en évidence du rôle des habitudes au cœur des processus cognitifs a pour effet de souligner le caractère non calculé, automatique, de la plus-part des comportements. Pour la plupart des activités qui ont une récurrence, guidés par leurs habitudes, les individus n'ont pas à prendre de décision consciente pour agir et pour choisir.

Cette idée ébranle gravement les présupposés néo-classiques en matière de théorie de l'action humaine. En effet, l'axiomatique néo-classique comprend l'hypothèse fondamentale de rationalité des agents économiques, qui opèrent des choix dûment calculés pour optimiser leurs avantages. Le concept d'habitude dispense de cette hypothèse de rationalité (d'autre part mise à mal par la psychologie expérimentale) pour expliquer la prise de décision des agents économiques. Non pas que les décisions habituelles soient forcément irrationnelles, elles reposent sur une certaine rationalité

⁴⁷ Cette dichotomie est, comme chez Veblen d'ailleurs, analytique, les deux auteurs n'excluant pas le rôle des croyances et représentations dans le rapport à la technique ni la mise en œuvre de technologies dans les pratiques cérémoniales et rituelles.

⁴⁸ "Habits of thought outlive modifications in habits overt action", cité par Waller Jr., 1988.

héritée des expériences fructueuses du passé mais non sur la rationalité des agents eux même vis-à-vis des objectifs qu'ils se donnent. D'autre part, les habitudes sont un phénomène social autant qu'individuel. Ce sont les habitudes collectives qui intéressent les économistes dans la mesure où elles peuvent avoir une capacité explicative des décisions et comportements. Autrement dit, le concept d'habitude permet de rompre avec l'axiome de rationalité individuelle sinon avec la notion de rationalité elle-même : la rationalité des comportements habituels est une rationalité liée aux pratiques passées, non une rationalité de calcul tournée vers l'avenir ; une rationalité non délibérée ; une rationalité des pratiques collectives, non une rationalité individuelle.

Au total "les habitudes" sont un puissant instrument critique des fondements de la Science Economique orthodoxe, instrument dont Veblen ne manque pas de se saisir.

2.2. Les habitudes : un concept charnière du système de Veblen.

Après avoir établi la connexion entre la philosophie pragmatique et la conception des habitudes chez Veblen, ainsi que le statut de ces dernières dans son analyse, l'importance relative des instincts et des habitudes dans le système de Veblen sera examinée.

2.2.1. La nature du lien de la pensée de Veblen avec la philosophie pragmatique.

De la même façon qu'il justifie sa conception des comportements à travers la notion d'instinct empruntée à la biologie et la psychologie moderne, Veblen fait appel à cette modernité des références à propos du concept d'habitude : "Les apports de la biologie et de la psychologie modernes imposent de redéfinir la nature humaine. Ces traits ont une origine et un motif essentiel, qui est l'habitude" (Veblen 1899).

Si il paraît incontestable que la pensée de Peirce ait inspiré celle de Veblen (Evrard 1978 ⁴⁹, Mirowski 1987, Waller Jr. 1988), le rapport avec la conception de Dewey semble plus de l'ordre de la fécondation réciproque.

Quoiqu'il en soit, Veblen adopte l'idée que la pensée a pour fonction de créer des habitudes d'action. Mais il s'intéresse plus à la dimension sociale des habitudes qu'à leurs manifestations individuelles. En particulier, il utilise les habitudes dans sa théorie de la consommation (Veblen 1899). Il s'oppose à l'idée d'une consommation comme résultat d'actes rationnels de choix individuels. Pour lui, l'action de consommer résulte de normes culturelles, d'habitudes sociales, et de relations sociales telles qu'elles s'expriment par les statuts hiérarchiques, et qui sont la manifestation transposée de

⁴⁹ Evrard est le traducteur de La théorie de la classe de loisir, cf. note p. 71.

l'archaïque instinct de prédation. La consommation ostentatoire ne peut être expliquée par une quelconque rationalité, elle ne peut se justifier que par les habitudes et la satisfaction d'instincts prédateurs. Ainsi Veblen attribue-t-il le comportement économique (ici la consommation) aux instincts et aux habitudes et non à des lois mécaniques de rapport entre des variables.

Veblen ne présente explicitement ni de définition, ni de statut analytique précis pour les habitudes. Mais, il convient de montrer l'importance de celles-ci dans sa construction, en particulier dans la dichotomie qu'il établit entre les comportements technologiques et les comportements cérémoniaux, dichotomie qui semble avoir inspiré celle de Dewey.

2.2.2. La dichotomie des habitudes : routines et institutions.

On a évoqué à propos de la question des instincts, l'idée d'une typologie des comportements chez Veblen, selon qu'ils s'inscrivent dans "le mode de vie matériel" ou dans "le mode de pensée". On peut associer respectivement aux comportements "instrumentaux" ou "technologiques" et aux comportements "cérémoniaux", des habitudes de faire et des habitudes de pensée⁵⁰. Ces habitudes de faire peuvent être rapprochées de la notion de "routine" évoquée à plusieurs reprises par Veblen. De même, les habitudes de pensée seront désignées par "institutions", par Veblen lui-même, cette fois.

- Habitudes de faire et routines.

Une routine peut être définie comme une pratique ou un enchaînement d'actions qui deviennent automatiques (ou quasi automatiques) après avoir été fréquemment répétées. Ces comportements habituels permettent de mener aisément une tâche car ils l'inscrivent dans une séquence d'action éprouvée par l'expérience. Aux prises avec la complexité des actes qu'il doit accomplir tous les jours, un individu répondra par des comportements routiniers, ce qui le dispense d'un calcul rationnel global engageant une quantité importante et complexe d'informations. L'objectif d'une routine (sa fonctionnalité) peut être exprimé en terme d'efficacité technologique.

Comme le dit Hodgson, un héritier contemporain de la pensée de Veblen, "la capacité de former des habitudes est indispensable pour l'acquisition de toutes sortes de compétences intellectuelles et pratiques. Une compétence et un savoir-faire sont acquis lorsque les règles analytiques ou pratiques peuvent être appliquées sans raisonnement ou délibération totales" (Hodgson 1989b).

⁵⁰ Cette dichotomie est, bien entendu, d'ordre analytique. Veblen s'attachera d'ailleurs à expliquer la nature et le sens des articulations entre les différents types de comportements.

La routine contribue à assurer la continuité du procès d'existence en fonction de l'état des techniques (Waller Jr. 1988). Si une technique disparaît, la ou les routines qui lui sont associées ont peu de chance de persister longtemps. Ce n'est pas le cas des représentations qui peuvent perdurer après que les conditions qui les ont fait émerger se soient transformées.

- Les habitudes de pensée ou les institutions.

Les habitudes de pensée ont, au contraire, une certaine permanence et confèrent une stabilité aux comportements : Veblen les appelle des institutions. " (...) Ce qui est entendu par institutions, dit-il, ce sont des ensembles d'habitudes de pensée communes à la généralité des hommes" (Veblen 1919 p. 161 ⁵¹).

Ainsi les institutions sont des croyances communes qui paraissent de la nature des choses. Définies largement, les institutions se manifestent à la fois par des motivations, des préférences, des valeurs ou des modes d'organisation qui sont des cristallisations d'habitudes (Vinokur 1969). Les représentations et leurs manifestations institutionnelles émergent des conditions matérielles d'existence, mais elles peuvent survivre à ces conditions et prendre un caractère cérémonial. Dans cette configuration, les habitudes peuvent contribuer à la conservation de traits sociaux archaïques et sont, en ce sens conservatrices ⁵².

Le caractère social des habitudes (routines et institutions) distingue encore l'homme veblenien, qui est perméable à son environnement institutionnel, de l'*Homo-oeconomicus*.

Les représentations s'intègrent dans les structures mentales individuelles par l'apprentissage et par l'émulation sociale :

(1) les habitudes routinières sont acquises au contact des techniques, des moyens matériels d'existence, par "la discipline des machines". En effet, la connaissance contenue dans la technologie est le bien de la communauté.

(2) Les habitudes cérémoniales, les représentations et modes de pensée se transmettent par contamination, par émulation à travers les réseaux de relations sociales : l'éducation, l'autorité, le mimétisme. Ainsi, pour le comportement de consommation, Veblen met en avant l'inter-corrélation des systèmes de préférences des individus et l'interdépendance de leurs satisfactions.

⁵¹ "(...) That is what is meant by calling them institutions ; they are settled habits of thought common to the generality of men" (Veblen 1919 p.161).

⁵² La question de la dichotomie des institutions sera approfondie plus loin à propos de la question de la genèse et de l'évolution des institutions.

" (...) Une théorie adéquate de la conduite économique, estime Veblen, quand bien même dans une optique statique, ne peut être conduite en termes purement individualistes - comme c'est le cas pour la théorie de l'utilité marginale - car elle ne peut être menée en termes de simple trait fondamental de la nature humaine alors que les éléments qui contribuent à constituer les conduites humaines ont leur siège dans des normes institutionnelles et dans des stimulations qui ont une origine institutionnelle ; les situations qui provoquent ou inhibent l'action sont dans tous les cas des conséquences culturelles et institutionnelles. De plus, le phénomène de l'existence humaine n'intervient qu'en tant que phénomène de groupe ou de communauté : uniquement à travers le stimuli du contact avec le groupe et du contrôle (par le biais des habitudes) exercé par les canons de conduite imposés par les représentations du groupe. Non seulement les conduites individuelles sont entourées et orientées par les relations habituelles de nature institutionnelles, et varient avec les schémas institutionnels, mais les désirs et les volontés, les fins et les objectifs, les modalités et les moyens, l'intensité et la direction des conduites individuelles sont également fonction de variables institutionnelles" (Veblen 1919 p. 165 ⁵³).

Cette longue citation traduit bien l'insistance sur le caractère non individualiste des comportements comme des motivations ou désirs humains.

Revenons en, a présent, aux instincts comme éléments fondamentaux des conduites dans leur rapport avec les habitudes.

2.2.3. Liens et importance relative des instincts et des habitudes dans les comportements.

L'insistance de Veblen sur le rôle des habitudes, et en particulier des institutions, sur le comportement des individus conduit à s'interroger sur les liens et l'importance respective des instincts et des habitudes dans la détermination des comportements. Parmi les exégètes de Veblen, on trouve deux types principaux d'interprétation du lien entre instincts et institutions.

⁵³ "On the other hand an adequate theory of economic conduct, even for statical purposes, cannot be drawn in terms of the individual simply -as is the case in the marginal-utility economics - because it cannot be drawn in terms of the underlying traits of human nature simply ; since the response that goes to make up human conduct takes place under institutional norms and only under stimuli that have an institutional bearing ; for the situation that provokes and inhibits action in any given case is itself in great part of institutional, cultural derivation. Then, too, the phenomene of human life occur only as phenomena of the life of a group or community : only under stimuli due to contact with the group and only under the (habitual) control exercised by canons of conduct imposed by the group's sheme of life. Not only is the individual's conduct hedged about and directed by his habitual relations, being of an institutional character, vary as the institutional sheme varies. The wants and desires, the end and aim, the way and means, the amplitude and drift of the individual's conduct are fonctions of an institutional variable" (Veblen p.165 1919).

- Pour Ault et Ekelund, dans la théorie psychologique de Veblen, les instincts procurent des buts aux institutions (Ault/Ekelund 1988). Autrement dit, les habitudes sont un moyen de satisfaire les instincts. Ainsi la typologie veblénienne des institutions correspond-elle à la partition des instincts qu'elles servent :

(1) les institutions technologiques servent les instincts de travail (*workmanship*) et de curiosité (*idle curiosity*), ce sont des institutions progressives ;

(2) les institutions cérémoniales servent les instincts prédateurs, elles préservent les intérêts acquis non par le travail mais par la force ou par la fraude, ce sont des institutions conservatrices.

- Pour Rutherford, les instincts procurent également les fins de l'action humaine. Mais il souligne surtout le statut normatif des instincts. Ceux-ci servent de critère non institutionnel, c'est à dire non relativiste pour juger des institutions sur la base de leur compatibilité avec les instincts (Rutherford 1984). Si les instincts ont un statut normatif dans l'analyse de Veblen, ce sont finalement les institutions qui ont le statut explicatif majeur des comportements. Une fois établies, les institutions agissent comme déterminant principal et tendent à remplacer les instincts comme but même de l'action. Rutherford, pour étayer son point de vue, souligne que l'intervention des instincts comme catégorie analytique disparaît, d'ailleurs, au fil chronologique des œuvres de Veblen. De même, pour Anderson, les habitudes établies, les institutions, sont presque insensibles à la demande des instincts (Anderson 1933). Enfin, Tilman considère que la notion d'instinct n'a qu'un statut métaphorique pour Veblen (Tilman 1987).

On peut retenir de ces interprétations que le recours aux instincts est, pour Veblen, une façon d'attaquer la théorie psychologique classique sur son propre terrain, celui de la "nature" humaine. Il s'agit d'accorder les préconceptions sur le comportement humain, en général, et le comportement économique, en particulier, aux conceptions apportées par la psychologie moderne. En déduire que les instincts sont une métaphore utilisée afin de contrer la conception rationaliste de l'action, c'est oublier l'importance de cette notion chez les psychologues et les biologistes de l'époque de Veblen.

Cependant, les instincts voient leur caractère explicatif associé à une représentation sociale de la nature des motifs humains. Les instincts sont le premier élément constitutif de la culture, mais la société sélectionne, à son tour, les instincts qu'elle veut favoriser par le biais des habitudes et des institutions. A mesure que les civilisations se développent, les instincts primordiaux sont opacifiés par des pratiques culturelles de plus en plus complexes. Les habitudes constituent, dès lors, l'autre élément de la culture, mais dont l'importance est décisive dans la mesure où elles sont cumulatives.

Ces moteurs élémentaires des conduites que sont les instincts sont, ainsi, médiatisés par les habitudes de pensée qui trouvent elles-mêmes leur expression dans des formes sociales stables, des structures sociales tels les modes d'organisation de la production ou le droit. Comprendre les conduites humaines générales et économiques suppose, dès lors, l'observation de leurs expressions institutionnelles. Autrement dit, l'objet de la Science Economique est l'étude des institutions de la société. Si ces institutions témoignent d'une pérennité des motifs, leurs formes ne sont cependant pas stables à l'échelle de l'histoire de la culture humaine.

Si les comportements sont déterminés par les institutions sociales, les êtres humains n'en agissent pas moins sur la transformation de leur environnement physique et social, serait ce par leurs pratiques collectives. Aussi, les formes de comportements se modifient dans le temps et les institutions évoluent.

Ce que veut montrer Veblen, c'est que la Science Economique, et plus exactement ses préconceptions, sont marquées par un contexte institutionnel particulier et que par conséquent, ses productions théoriques n'ont pas force de lois universelles. Elles témoignent, au contraire, d'habitudes de pensée produites par les institutions. Il faut s'interroger, selon lui, sur la genèse et le changement dans ces modes de pensée et de faire. Une théorie économique scientifique doit s'attacher à l'étude de l'évolution des institutions, incluant une analyse des facteurs qui en gouvernent le cours et le rythme.

Laissons Mitchell (un des fils spirituels de Veblen) définir la paternité de Veblen à l'égard des courants institutionnaliste : "Pour comprendre les phénomènes économiques, il faut étudier les principales formes d'habitudes de pensée dominantes à une certaine période" ; et évolutionniste : "Le principal travail de l'économiste est d'expliquer les institutions prévalantes considérées comme le résultat actuel d'une accumulation d'expériences humaines" (Mitchell 1969).

La théorie psychologique de Veblen articulée à sa conception darwinienne de la science forment ce que Jaffé appelle une théorie historico-génétique, qui fonde tout à la fois sa critique de la Science Economique et son interprétation de la société américaine de son temps.

3. La formation des institutions économiques modernes.

Le propos de Veblen est d'analyser l'économie contemporaine à l'aide des outils intellectuels de l'épistémologie darwinienne et de la psychologie moderne. Selon lui, une théorie économique scientifique passe par l'étude génétique des institutions, la compréhension des processus qui ont conduit à la formation des institutions économiques actuelles. Le système capitaliste ou "*price system*", et les formes

spécifiques d'organisation développées par l'Amérique de la fin du dix-neuvième siècle (trusts, corporations, complexes industrialo-financiers) sont envisagés, par Veblen, comme un cas particulier (et même, à l'instar de Marx, un moment transitoire) dans la séquence historique de transformation des institutions économiques. On rappelle que Veblen considère que les outils conceptuels de la Science Economique actuelle sont incapables de rendre compte des spécificités de ce système dans la mesure où ils reposent sur des préconceptions fondées par le système économique qui a produit la pensée pré-classique.

3.1. La genèse des institutions économiques modernes.

Veblen considère l'évolution des phases économiques des cultures de l'Europe de l'ouest sous la forme d'une succession d'ères : l'ère sauvage, l'ère barbare, l'ère artisanale et l'ère mécanique ; phases inspirées de la division ternaire de l'anthropologue Morgan (phases de sauvagerie, de barbarie et de civilisation) (Rigal 1971, Rutherford 1984 ⁵⁴).

Le procès économique est considéré sous l'angle des déterminants individuels ou collectifs du comportement humain, du rapport dialectique entre les instincts et les institutions, et leurs contribution à l'amélioration des conditions matérielles d'existence, au progrès technologique.

Parmi les différents instincts, l'instinct de travail (associé à l'instinct de groupe) est celui qui sert de fil conducteur de l'âge de pierre au système économique moderne car pour Veblen, c'est le motif brut des conduites le plus favorable au développement de la civilisation matérielle.

3.1.1. L'ère sauvage.

Veblen situe cette période du commencement des sociétés humaines jusqu'à la première moitié du néolithique. La connaissance de cette époque ne repose, bien sûr, que sur des données archéologiques. Ces données semblent signifier que les premiers temps de l'humanité ont été, en majeure partie, pacifiques. Les sociétés, de petits groupes dont l'activité était essentiellement pastorale, possédaient collectivement les terres et les instruments. Cette ère sauvage a pour Veblen été favorable à l'amélioration des conditions d'existence et au progrès technique, notamment par le développement des activités agricoles et de l'élevage, par le perfectionnement d'instruments associés à ces activités et par le développement des arts (Veblen 1899, 1914).

⁵⁴ Cette partition peut également être rapprochée des étapes historiques d'évolution chez Comte qui sont : l'étape téléologique, l'étape Métaphysique et le stade Positif.

Veblen attribue à ce dynamisme du changement technologique une explication psychologique et une explication sociale (Pirou 1946) :

(1) cette période a été favorable aux instincts de travail et de groupe (*workmanship instinct, parental bent*). Les représentations à l'œuvre sont liées à la précarité de l'existence. Par exemple, l'importance de la maternité se traduit par des cultes de fécondité, de fertilité et de croissance et par la place centrale des femmes dans l'organisation politique de ces sociétés (sociétés matriarcales). Dans ce contexte d'habitudes de pensée, l'instinct de travail se serait surtout manifesté par le développement de technologies agricoles. Les représentations magiques et anthropomorphiques associées aux cultes de fécondité auraient, en revanche, gêné le développement industriel, les conceptions d'efficacité magique ne favorisant pas l'observation objective nécessaire au développement technique. Au contraire, les interprétations anthropomorphiques des phénomènes, en terme de cycle de vie étaient compatibles avec le soin et l'élevage des végétaux et des animaux. Ceci a, pour Veblen, contribué à favoriser les progrès dans l'agriculture et l'élevage. cette explication illustre bien l'idée que se fait Veblen des interactions entre représentations et type de société matérielle ;

(2) l'expression de l'instinct de travail a également bénéficié d'une ambiance sociale favorable. Le caractère pacifique de ces sociétés leur permit de développer des habitudes adaptées au travail, d'accumuler les connaissances sans ruptures brutales. De plus, la communication placide entre les groupes autorisa la diffusion des techniques qui, une fois adoptées, perdaient le caractère rituel qu'elles avaient pour ceux qui les avaient inventées.

Cette période va être, selon Veblen, une période de paix, de progrès dans les modes de vies quotidiens et d'émergence d'un surplus de production sous les auspices d'institutions favorables à l'expression collective du travail.

3.1.2. L'ère barbare.

Elle recouvre la période historique qui débute à la fin de la phase précédente et se termine à la fin de l'époque médiévale. Cette ère va voir l'émergence de l'institution de la propriété privée dans un contexte belliqueux, défavorable au progrès technique. L'explication de Veblen mobilise également les instincts et les habitudes :

(1) l'instinct de prédation va s'exercer à l'égard de la richesse créée lors de l'époque précédente. L'appropriation privée du surplus collectif est, pour Veblen, à l'origine de l'institution de la propriété privée. Il réfute l'explication traditionnelle qui associe l'émergence de la propriété privée à la possibilité d'une épargne individuelle sur

le produit du travail. Pour lui, c'est par la fraude et la violence que le surplus est accaparé par certains individus ou groupes prédateurs. La fraude est le fait de magiciens ou de prêtres, qui profitent de leur position de médiateur avec les agents surnaturels et de la crainte qu'ils inspirent pour extorquer des terres et des offrandes. Les guerriers s'approprient directement les richesses produites par autrui au moyen de la violence (physique puis juridique), sous forme de butins et de trophées. Si au cours de la période précédente les équipements matériels sont peu importants et la notion de propriété imprécise, à mesure que se développent les moyens matériels, "la force devient le moyen de monopoliser l'usufruit du savoir technique (pour s'accaparer les équipements nécessaires à mobiliser ce savoir), (...) l'esclavage (des hommes et des animaux) et les richesses foncières sont des formes anciennes de propriété" (Veblen 1908).

Cette période est défavorable au progrès technologique : l'enrichissement par le pillage dispense du travail et les ressources sont mobilisées par le développement militaire. Le mépris du travail devient une habitude de pensée et imprime les représentations collectives ainsi que leurs cristallisations organisationnelles.

(2) La position relative des individus et des groupes dans le partage inégal des richesses, légitimé par l'institution de la propriété privée, se traduit par une organisation sociale hiérarchisée en statuts, d'abord militaires, puis économiques. Le prestige social de la richesse stimule l'intérêt personnel et sacrifie la sympathie sociale sur l'autel de la concurrence. A l'organisation sociale basée sur des distinctions conventionnelles correspond une conception téléologique de la nature, où la hiérarchie de qualité et de pouvoir est déléguée aux objets et aux hommes par une autorité supérieure, métaphysique.

Outre la prédation et le gaspillage des guerres, le prestige associé à la richesse engendre des comportements de consommation "ostentatoire" qui contrarient l'accumulation et constituent un phénomène de gaspillage privé de la richesse sociale

3.1.3. L'ère artisanale.

Cette période est marquée par une plus grande complexité et diversité des forces instinctuelles et habituelles à l'œuvre. La résurgence de principes de l'ère sauvage se mêle aux institutions développées au cours de l'ère barbare :

(1) la conjoncture plus pacifique contribue à revaloriser le travail productif. Mais ce principe se combine avec l'idée de propriété fondée non plus sur la force directe mais sur l'acquisition, et sur l'émulation basée sur les différences de classes sociales. La classe aristocratique dont la richesse était d'origine prédatrice, fait place à une classe moyenne qui va peu à peu se spécialiser dans les activités commerciales. Reste la classe

des artisans qui se consacre au travail productif et à l'amélioration de l'appareil de production ⁵⁵ .

(2) Les différentes classes sont également marquées par des habitudes et des aspirations différentes. Un statut inédit apparaît au cours de cette ère : c'est celui de l'entrepreneur propriétaire qu'est l'artisan. L'institution de la propriété privée s'avère être, en ces temps, la condition du premier essor de l'industrie. L'entrepreneur, en quête de position sociale avantageuse, s'attache aux relations pécuniaires qui lui assurent la propriété des biens productifs. Dans un contexte d'extension du marché, seul le progrès technologique limite les gains. Outre l'échelle de la production, le progrès technique et l'évolution de l'organisation du travail assurent des gains de productivités à l'entrepreneur qui délègue de plus en plus les fonctions productives pour se consacrer aux fonctions manageriales et commerciales : c'est la naissance du profit et du salariat.

Veblen évoque la persistance des représentations animistes en décalage vis-à-vis de l'évolution infrastructurelle. En particulier, le système industriel est représenté sur le mode de l'analogie avec l'être humain : les machines sont décrites à l'aide d'images liées à la force musculaire et la dextérité manuelle. Mais les représentations de l'ordre du monde présentent les marques de l'évolution de la base matérielle de l'existence : les dieux cruels des sociétés primitives font place à une "nature" pleine de bonté et de sollicitude, une "nature constructive". Finalement, bien que l'Etat et les corporations se soient développés, les représentations individualistes persistent et s'incarnent dans des institutions tels "les droits naturels". Ces représentations se manifestent dans les comportements : à la différence de l'ère sauvage, ce n'est plus la survie du groupe qui est l'objet de l'action économique mais la survie individuelle.

Cette ère s'avère très favorable à la stimulation technologique, à tel point qu'elle conduit à une révolution industrielle.

⁵⁵ La notion de classe n'est pas aussi solide chez Veblen que chez Marx, elle est même assez mouvante, pour la période moderne s'ajouteront aux classes ci-dessus citées, la classe des entrepreneurs absentéistes, des managers incompetents et des banquiers, et la classes des ingénieurs. Citons la fine interprétation de "la fonction" de la notion veblenienne de classe de Vinokur : " (...) Or si, avec Marx, on fonde l'opposition des classes sur la divergence des intérêts matériels, comment expliquer que la révolution n'éclate pas dans les sociétés capitalistes les plus évoluées ? Pour Veblen c'est parce que, du moins en Amérique, il y a moins opposition que stratification de classes liées entre elles par un réseau d'attitudes, de valeurs et d'intérêts communs. Ce ne sont donc pas véritablement des «classes» dans la mesure où leur manque «la résistance à la pénétration de la société globale» c'est-à-dire aux valeurs communes, menant à une lutte pour le type de structure globale. L'évolution culturelle chez Veblen s'analyse donc non pas comme une dynamique des valeurs de classe mais comme une dynamique des valeurs communes sous le leadership d'une classe dominante".

3.1.4. L'ère des machines.

L'ère relativement pacifique qui suit va être le théâtre d'une révolution scientifique et technologique sans précédent qui accroît formidablement la capacité de production de biens et de richesses et par conséquent de l'échange. Si pour Smith l'extension du marché est déterminante dans l'organisation du travail (la division du travail) et donc du progrès technologique, pour Veblen c'est l'inverse. Le développement des activités commerciales est permis par la croissance du surplus attribué au progrès technologique ⁵⁶.

De nombreuses transformations vont intervenir dans les modes de vie et de pensée, mais avec un retard de ces derniers qui introduit des frictions dans le fonctionnement de l'appareil productif. Des changements se manifestent dans l'organisation industrielle et dans les fonctions professionnelles : tandis que du corps des ingénieurs dépendent les fonctions techniques des entreprises dont la dimension s'accroît, les hommes d'affaires s'emploient à en assurer la rentabilité pécuniaire à travers les fonctions commerciales et financières. Le travail ouvrier change de nature, il complète plus les machines qu'il ne les emploie. L'appareil productif se développe de telle manière qu'il devient, par la complémentarité croissante des différents secteurs et l'alliance de la science et la technologie, un véritable système productif.

Au contact de la technologie, la science développe une conception plus objective de la connaissance. Pourtant les habitudes de pensée antérieures subsistent. La nature reste toujours affublée de traits humains. De même, malgré sa puissance, l'industrie est supervisée et contrôlée par des canons et des lois développées durant la période artisanale. Les habitudes pécuniaires de pensée, la logique financière, s'imposent à la logique industrielle et empêchent la communauté de tirer le meilleur parti de l'effort humain.

Ainsi, cette période voit apparaître un conflit entre les exigences technologiques et les institutions commerciales.

⁵⁶ Pour Smith, " As it is the power of exchanging that gives occasion to the division of labour, so the extent of this division must always be limited by the extend of that power, or in other words, by the extend of the market" ; pour Veblen, "As it is the state of the industrial arts that gives occasion to exchange, so the extent of the market must always be limited by the state of the industrials arts", cités par Ayres, 1963.

3.2. L'ère moderne : le capitalisme ou "système des prix".

"Le fondement matériel de la civilisation moderne est le système industriel, et les forces qui animent cette infrastructure matérielle est l'entreprise d'affaire" (Veblen 1904 ⁵⁷).

3.2.1. Un dualisme dans l'organisation industrielle.

Pour Veblen, le fonctionnement de l'économie contemporaine se caractérise par la séparation croissante des fonctions industrielles et commerciales, au détriment de l'efficacité de la sphère productive. Cette dualité peut être repérée dans la forme typique de l'organisation de l'entreprise américaine à cette époque : le régime de la "corporation". Une différenciation croissante s'y opère entre la direction et la propriété du capital, différenciation qui s'étend aux fonctions de financement de l'entreprise. Le "capitaine d'industrie", l'entrepreneur-proprétaire n'est plus qu'un mythe qui a cédé sa place au "capitaine d'affaire" assisté d'une cohorte de "techniciens-experts", qui lui sont subordonnés. La division du travail de direction s'accroît avec la taille de l'entreprise : le "capitaine d'affaire" est bientôt rétrogradé en "lieutenant d'affaire" car se sont les banques et les propriétaires-actionnaires qui lui dictent ses objectifs. A l'intérieur de l'entreprise s'établit une opposition dans les motifs de la fonction de décision entre les buts industriels, qui sont de produire des biens à l'usage du bien-être des hommes de la manière la plus efficace, et les buts commerciaux, qui sont de réaliser le meilleur profit pécuniaire. Ce sont ces derniers qui prédominent et parfois (souvent) au détriment des premiers.

A titre d'exemple, lorsque une entreprise cherche à étendre sa dimension :

(1) elle va avoir recours plus souvent à la fusion qu'à l'augmentation de ses propres capacité de production (surtout lorsque la conjoncture du marché n'est pas favorable) ;

(2) la fusion est généralement précédée d'une période de conquête durant laquelle la firme convoitée va être l'objet de coercition et d'étranglement financier. L'ensemble de ces pratiques dictées par des objectifs financiers sont préjudiciables à la production matérielle ⁵⁸. Cette dichotomie se reflète dans la nature du capital (Veblen 1908).

⁵⁷ "The material framework of modern civilisation is the industrial system, and the directing force which animates this framework is business enterprise" (Veblen 1904).

⁵⁸ Il faut préciser, pour la cohérence, que Veblen ne pense pas que les besoins puissent être saturés.

3.2.2. La scission entre le capital technique et le capital financier.

Le capital technique est, pour Veblen, un stock de connaissances cristallisé dans les équipements matériels incorporant le progrès technique. Le capital financier est la valeur capitalisée des flux de revenus anticipés. Dans le capital financier interviennent des éléments intangibles, qui sont une capitalisation de revenus résultant d'avantages différentiels d'une firme par rapport à une autre et qui ne correspondent globalement à aucun accroissement de la capacité de production (ce sont les pratiques concurrentielles, la publicité, l'images de marque).

L'industrie moderne est un ensemble intégré d'entreprises interdépendantes que permet une forte standardisation de la production et de son usage. "L'ajustement interstitiel" entre les différentes parties sont des connexions de prix. Le "système des prix" est d'une grande efficacité productive mais les frictions peuvent se propager à l'ensemble. Ces frictions interviennent parce que les hommes d'affaires cherchent des avantages différentiels et qu'il n'est pas toujours de leur intérêt de contribuer au fonctionnement global du système.

"L'objectif immédiat de l'homme d'affaires, estime Veblen, est de perturber ou de bloquer le processus industriel en quelque point" (Veblen 1904 ⁵⁹).

Ainsi, la prédominance de l'institution des affaires conduit-elle à ce que Veblen considère comme "le sabotage" industriel. Les gains de productivité permis par les routines industrielles et le progrès technique devraient conduire à la croissance des capacités de production si les propriétaires absentéistes ne préféraient limiter artificiellement l'offre pour maintenir le niveau des prix et des profits. Pour Veblen, "cette utilisation délibérément sous-optimale des capacités de production" est un véritable sabotage, c'est-à-dire un refus délibéré d'efficacité. C'est la propriété du capital technique et financier qui confère ce droit "d'usage, d'abus et de non emploi" (Veblen 1948).

Dans l'économie moderne, la "business entreprise" est l'incarnation moderne de l'institution de la propriété privée. Les propriétaires absentéistes incompetents en matière industrielle exercent le pouvoir à des fins pécuniaires et "cérémoniales". L'industrie, d'autre part, est un ensemble de technologies : "la technologie, état des arts industriels actualisée dans l'industrie mécanique, est avant tout un fond commun de savoir et d'expérience, propriété commune des peuples civilisés" (Veblen 1948).

59 cité par Vinokur, 1969.

Mais l'institution moderne de la propriété privée frustre l'ensemble de la communauté de tous les avantages potentiels du progrès technique au bénéfice d'une communauté "d'intérêts établis".

Au cours de l'évocation du processus génétique de l'économie moderne, Veblen délaisse peu à peu la référence aux instincts au bénéfice des déterminations habituelles et de leur composante institutionnelle. Premièrement, et dans l'hypothèse d'une métaphore anti-rationaliste des comportements, on peut considérer que Veblen se centre sur une construction de plus en plus positive à mesure que son analyse se rapproche des institutions modernes. Mais surtout, il semble qu'au cours du développement de la civilisation, les motifs lui paraissent plus complexes. Les déterminants culturels prédominant, ils recouvrent par couches successives les déterminants fondamentaux de "l'homme naturel".

En conclusion, l'enjeu de la conception des comportements chez Veblen est la critique des prémisses de l'économie orthodoxe. Celle-ci a pour hypothèse que l'homme est rationnel et que le facteur essentiel dans la direction du comportement économique est le calcul des avantages. Veblen lui oppose les apports de la psychologie de son temps qui établit que l'être humain est une créature d'instincts et d'habitudes. La disposition au calcul (*accountancy*) est pour Veblen une habitude de pensée de l'époque moderne qui n'a, cependant, jamais été le seul moteur de l'action. Si cette disposition semble "naturelle" aux économistes, Veblen montre qu'elle s'est peu-à-peu, historiquement pour ainsi dire, imposée. Préparée par les pratiques de l'ère artisanale où la fonction commerciale commence à s'autonomiser de la fonction de production, elle devient l'habitude de pensée typique de l'entreprise d'affaires du capitalisme anglo-saxon. Le motif de rentabilité (*making money*) qui caractérise cette organisation a imposé sa logique pécuniaire au système productif tout entier dont la fonction intrinsèque est pourtant de produire des valeurs d'usage (*serviceability*) pour le compte de la communauté. L'ensemble de la culture est imprégnée de ce mode de pensée diffusé par émulation sociale des valeurs de telle sorte qu'il paraît naturel aux économistes alors que pour Veblen, il est institutionnel.

Le second point important, est ce parti pris institutionnaliste de Veblen. Si le fondateur du courant qui porte ce nom n'est pas le premier économiste qui se soit intéressé aux institutions, l'originalité de sa conception réside cependant dans l'importance qu'elle accorde aux institutions dans la détermination des comportements économiques. Les comportements collectifs ne sont pas le produit d'une agrégation de comportements individuels identiques, ils sont le produit d'habitudes sociales, d'institutions sociales qui homogénéisent un ensemble de motifs divers.

Le troisième point est la perspective évolutionniste de cet institutionnalisme. C'est l'antithèse de la séquence précédente : si les comportements sont déterminés par les institutions, les institutions évoluent, à leur tour, sous l'influence des actions humaines car l'être humain agit sur son environnement physique et social autant qu'il est agi par lui. Ce qui permet une certaine continuité de l'histoire de la culture humaine n'est pas, pour Veblen, une permanence des lois économiques, mais une certaine permanence de la nature humaine qui peut être repérée dans ses instincts élémentaires dont le contenu culturel prédomine néanmoins. Cet évolutionnisme s'oppose à la vision statique des institutions dans la conception orthodoxe et à la dynamique téléologique des économistes allemands aux préconceptions hégéliennes (historicistes et marxistes).

Ainsi, Veblen propose à la Science Economique moderne une perspective évolutionniste de la dynamique en lien avec sa conception des comportements économiques.

TROISIEME CHAPITRE

Une théorie antithétique de la dynamique sociale

"Il vrai, cependant, que les enseignements, peut-être les seuls qui soient substantiels, sur la façon de transcender le modèle statique viennent de Marx, Veblen et Schumpeter"

(Georgescu Roegen, cité par Hodgson 1988).

A partir d'une conception alternative de la nature humaine et des comportements économiques, Veblen montre l'importance de l'évolution des structures du système économique (ses institutions), considérées comme un ensemble d'infrastructures et de superstructures le plus souvent en conflits, ou, plus conformément à sa propre terminologie, comme un ensemble d'habitudes de pensée et d'organisations qui interagissent et évoluent à des rythmes différents. La conception évolutionniste du système social se voit justifiée par les conflits entre les données du système économique actuel et les principes (ou préconceptions) statiques qui fondent les théories économiques. Cet inadéquation est renforcée par l'accélération du rythme des innovations technologiques caractéristique du capitalisme américain (Flügge 1927). Veblen oppose à ces préconceptions classiques le principe évolutionniste mettant à jour les moteurs de la dynamique sociale et culturelle. Sa pensée antithétique relative à la connaissance (connaissance pragmatique/connaissance spéculative) et aux comportements (comportements technologiques/comportements cérémoniaux) s'inscrit également dans la structure du système économique (système industriel/institution des affaires). Cet évolutionnisme économique, qui se traduit par une théorie de la dynamique sociale, présente certaines difficultés d'interprétation.

En particulier, il convient d'éclaircir les liens entre la dynamique du progrès technique et la dynamique des institutions. Cet examen conduira à minimiser le matérialisme ou le déterminisme technologique qui est parfois hâtivement attribué à l'œuvre de Veblen.

Après avoir évoqué les ressorts de cette dynamique économique d'un point de vue générique, nous verrons quelles sont les spécificités de la dynamique économique dans le cadre du capitalisme américain.

1. Une théorie de la dynamique économique et sociale.

La vulgate veblenienne désigne la technologie comme moteur de la dynamique sociale de long terme. Cependant, il faut considérer la perspective de moyen terme dans laquelle les institutions interviennent de façon déterminante de telle sorte que les ressorts de la dynamique sociale globale reposent sur une interaction entre le changement technologique et le changement institutionnel.

1.1. Vulgate veblenienne et déterminisme technologique de long terme.

Pour Veblen, on le rappelle, l'idée d'une harmonie entre les différentes disciplines scientifiques est associée à la croyance en une nécessaire fécondation mutuelle des théories scientifiques. Cette non-séparation des savoirs correspond également à une interdépendance des différentes dimensions du champ social. Aussi, l'impact de

l'activité économique touche-t-il l'ensemble de la culture et des comportements humains. Mais, en retour, les conditions générales de la culture affectent également les comportements économiques.

La Science Economique a pour objet l'étude de la civilisation matérielle, "l'étude génétique des rapports entre facteurs économiques et non économiques, de l'évolution économique" (Vinokur 1969). La civilisation actuelle est un résultat d'expériences humaines, le produit de séquences de changement dans les façons de faire et de pensée.

La plupart des disciples ou des interprètes de Veblen vont polariser sa théorie de la dynamique culturelle et sociale sur le changement dans les modes de faire, en mettant l'accent sur l'importance qu'il accorde au développement technologique (Ayres 1963, Vinokur 1969, Walker 1977). En effet, ne dit-il pas : "exclure l'état de la technique des raisonnements économique est exclure l'essentiel" ⁶⁰ ?

Cette interprétation est surtout justifiée par l'insistance de Veblen à établir une dichotomie analytique des comportements, et surtout à faire reposer cette partition sur un critère instrumental de la valeur sociale : les comportements économiques sont examinés sous l'angle de leur compatibilité avec le progrès matériel de la société (le progrès technologique).

L'évolution sociale est le résultat de deux forces contradictoires :

(1) d'une part, de celle de la dynamique propre du progrès technique, de l'influence progressive de l'industrie sur les conditions matérielles d'existence ;

(2) d'autre part, du cadre conservateur imposé par les institutions. Les superstructures et leurs incarnations organisationnelles, juridiques ou politiques sont un facteur d'inertie de la dynamique globale.

Le changement technique est donc considéré comme le moteur de la dynamique culturelle. Mais le progrès technique est freiné par le retard dans les superstructures dont la résistance est renforcée par la volonté de préserver des intérêts acquis et par le consensus autour de valeurs sociales contaminées par émulation et imitation.

Cette interprétation n'est pas fausse (pour Veblen, la société évolue bien sous la poussée du changement technologique), mais elle est partielle et laisse la place pour une réfutation facile. En effet, ce cadre explicatif est insuffisant à fixer les conditions de la résolution entre les forces progressives et conservatrices et, au fond, de la dynamique du changement lui-même. Les institutions résistent au changement technologique, les

⁶⁰ Cité par Vinokur, 1969.

habitudes de pensée présentent une certaine inertie et les formes organisationnelles sont le siège de rentes de situation. Mais, on comprend moins, en revanche, le processus par lequel cette résistance va céder à la force du changement technologique. D'autre part, on s'interroge sur ce qui détermine la dynamique du changement technologique. Le changement technologique paraît spontané, conçu comme une tendance comportementale innée : c'est par l'instinct de travail, assisté des instincts de curiosité et de groupe que le progrès technologique est justifié.

Cette lecture néglige l'ambiguïté du statut des instincts, en temps que catégorie analytique dans le système théorique de Veblen (catégorie innée mais surtout médiatisée, transformée et sélectionnée par les institutions). De plus, elle conduit à un paradoxe : le changement technique qui est au cœur de la dynamique économique, pour Veblen, est en même temps exogène à cette dynamique (c'est l'opinion de Vinokur 1969 par exemple). Veblen développerait une explication naturaliste pourtant tant combattue à propos de la Science Economique orthodoxe.

Encore une fois, cette interprétation n'est pas totalement réfutable, en particulier à propos de la dynamique sociale de long terme : elle résulte effectivement, pour Veblen, du changement technologique qui lui-même est une donnée continue des sociétés humaines. Mais elle est partielle : elle néglige la question de l'évolution à moyen terme des institutions ainsi que le rôle de ces dernières dans la dynamique du changement technologique à son tour.

1.2. Le procès de changement institutionnel.

Rappelons que pour Veblen, une institution est un ensemble d'habitudes de pensée issu des conditions de vie prévalentes. Les bases matérielles et technologiques d'existence donnent lieu à des habitudes de pensée et de faire qui, largement partagées, peuvent devenir coutumières : elles sont, dès lors des institutions qui contribuent à homogénéiser les comportements.

Beaucoup d'auteurs ont attiré l'attention sur le fait que la conception d'une institution chez Veblen diffère de l'acceptation institutionnaliste postérieure, de l'institution comme entité organisationnelle (Pigou 1946, Sowell 1967, Vinokur 1969).

Pourtant, dans le schéma veblenien, les habitudes, les conventions sociales se développent et finissent par s'incarner dans des formes sociales concrètes : les lois, les organisations. Par exemple, "le système des prix" (c'est le nom que Veblen donne au système capitaliste américain), issu des conditions matérielles d'existence de l'ère artisanale, est basée sur les principes de gains individuels et pécuniaires. Ces principes

envahissent progressivement d'autres domaines que la vie strictement économique : l'éthique (les conceptions du bien et du mal, les jugements de valeur), l'esthétique (les conceptions du laid et du beau, les principes de l'art), la pédagogie (l'éducation)...Mais ces principes se manifestent également par des institutions plus concrètes tels l'usage du crédit et les méthodes de financement, et finalement dans le mode d'organisation industriel lui-même : la "corporation", l'entreprise d'affaires (*business enterprise*).

L'idée d'une base institutionnelle fixe, qui entre de plus en plus en contradiction avec les conditions technologiques (qui elles-mêmes évoluent) et finit par céder à leur pression, doit être complétée par une perspective de moyen terme. Précisons que Veblen envisage un système social, comme un ensemble d'institutions en interaction, "un système d'institutions en connexion" (Gruchy 1972).

Un système institutionnel n'est pas entièrement et définitivement formé au départ. Il procède d'une part, du développement interne des institutions, qui croissent et atteignent une maturité dans des formes organisationnelles. D'autre part, l'ensemble du système évolue dans le sens d'une cohérence des différentes institutions, d'une "congruence des principes". Ainsi, à la vision naïve d'un système institutionnel statique, il faut opposer l'idée d'un système institutionnel évolutif qui procède par développement endogène - ce développement endogène constituant une étape du processus cumulatif qui mène, à long terme, au changement de la base institutionnelle. De plus, la conception d'institutions passives, voir obstructives de la dynamique mérite un examen plus attentif, axé sur l'influence mutuelle de la dynamique technologique et de la dynamique institutionnelle.

1.3. Dynamique sociale et changement technologique : un déterminisme institutionnel ?

Outre l'influence de long terme du changement technologique sur la dynamique sociale et institutionnelle, Veblen insiste également sur l'effet des préconceptions institutionnalisées sur l'évolution technologique.

Dans *Imperial Germany and the Industrial Revolution* (Veblen 1915), Veblen développe une analyse qui peut éclairer l'interprétation des rapports entre changement technologique et institutionnel, dans la dynamique sociale.

Il entreprend une comparaison internationale du rythme et de la nature du changement technologique, selon le type d'organisation sociale. Les situations respectives de la grande Bretagne et de l'Allemagne impériale, lui semblent des cas archétypiques de configurations existant dans d'autres nations (les Etats-Unis, le Japon surtout).

La Grande-Bretagne, isolée des conflits entre Etats européens, a pu inaugurer la révolution industrielle. Mais si le machinisme a débuté en Angleterre, la dynamique technologique a été obstruée par la nécessité de protéger la valeur croissante du capital, par l'institution de la propriété privée. Dans le cadre de "l'institution des affaires", les nouvelles technologies ne sont introduites qu'à la condition de rapporter un avantage pécuniaire aux propriétaires du capital et des moyens de production ⁶¹. L'innovation est assujettie au critère d'efficacité pécuniaire appropriable. Le changement technique crée des conditions nouvelles d'opportunité, mais les principes commerciaux les sanctionnent. Ainsi, un certain nombre de nouveautés technologiques sont évincées. Par exemple, dans les chemins de fer anglais, certains changements technologiques ont été empêchés par le régime juridique de propriété. Ainsi, les transports ferroviaires britanniques présentent-ils une obsolescence technique (taille insuffisante du type de wagons adopté) et organisationnelle (concentration industrielle et standardisation des techniques et des réseaux contrariées), liée à la résistance de l'ensemble du système institutionnel au changement ⁶². L'Angleterre a, pour Veblen, été en quelque sorte pénalisée de son *leadership* ⁶³ : "tout ceci ne signifie pas que les anglais ont péché contre les canons de la technologie. C'est seulement qu'ils sont en train de payer pour avoir été propulsés comme précurseurs et pour avoir montré la voie. En même temps, on ne peut imaginer que cette avance n'ait rien apporté d'autre que des problèmes et des pénalisations. La précarité de la situation de l'industrie anglaise n'est sensible que par

⁶¹ "It is perhaps true that as seen from the stand point of the community at large and its material interest, the out-of-date equipment and organisation should profitably be discarded - «junked», as the colloquial phrase has it - and the later contrivances substituted throughout ; but it is the discretion of the business men that necessarily decides these questions, and the whole proposition has a different value as seen in the light of the competitive pecuniary interests of business men in control" (Veblen 1915 p.131).

⁶² "This instance of the British railway system and its short-coming in detail is typical of the British industrial equipment and organisation throughout, although the obsolescence will for the most part, perhaps, be neither so obvious nor so serious a matter in many other directions. Towns, roadways, factories, harbors, habitations, were placed and constructed to meet the exigences of what is now in a degree an obsolete state of the industrial arts, and they are, all and several, "irrelevant, incompetent and impertinent" in the same degree in which the technological scheme has shifted from what it was when these appliances were installed" (Veblen 1915 p.131)..

⁶³ L'analyse contemporaine des ressorts de la compétition technologique et de la normalisation technique conduit à des généralisations proches des observations de Veblen. En particulier, il a pu être montré que certaines techniques standardisées, largement adoptées par la majorité des utilisateurs, n'étaient pas forcément les plus avantageuses techniquement. P. David a montré, par exemple, comment la normalisation des claviers de machines à écrire s'était fixée sur le système QWERTY au détriment d'autres systèmes plus performants, en terme de rapidité d'exécution de la frappe (David 1986). Les idées corollaires sont (1) que la dynamique technologique échappe à la logique technologique, ou autrement dit, qu'elle n'est pas déterminée en ordre principal par les contraintes et les critères d'efficacité technologiques; (2) que l'adoption hasardeuse d'un système technologique conduit à des irréversibilités en matière de standardisation. L'idée de la non autonomie du changement technologique est, nous l'allons voir, déjà prégnante chez Veblen, pour lequel le hasard revêt l'apparence des institutions.

contraste avec ce que les anglais pourraient faire s'ils n'étaient sous la contrainte de leur passé, et par un autre contraste, celui de l'usage fait par le peuple german nouveau-venu de la technologie d'origine anglaise" (Veblen 1915 p.132 ⁶⁴).

L'Allemagne impériale et son organisation dynastique a connu un progrès technologique aussi rapide que les pays anglo-saxons démocratiques, desquels avaient fait émerger le procès industriel moderne. Les Etats allemands ont, en fait, emprunté les nouveaux moyens technologiques élaborés à l'étranger et les ont adaptés à leurs propres objectifs. En adoptant les technologies étrangères, les importateurs ont bénéficié d'un avantage différentiel par rapport aux innovateurs, car ils n'ont pas adopté simultanément les institutions conservatrices associées aux technologies. Ainsi l'Allemagne a-t-elle combiné les technologies importées avec les principes institutionnels locaux. Même si le surplus n'est pas destiné au bien-être de la communauté, mais à des objectifs politiques à "la gloire intangible de la maison impériale", les principes caméralistes ont favorisé la mobilisation des ressources en vue de la croissance matérielle nationale : la promotion de l'industrie nationale, le développement colonial, le développement d'infrastructures de transports. Les institutions politiques allemande ont été plus favorables à la dynamique du progrès technologique que les institutions anglo-saxonnes.

Il résulte de cette analyse, que, dans la conception de la dynamique sociale, les institutions ne sont pas passives à l'égard de la dynamique du changement technologique. Les forces du système institutionnel jouent un rôle fondamental dans la détermination du rythme et de la direction de l'évolution technologique. On peut expliquer le changement technologique sans avoir recours à l'instinct de travail, la propension innée à l'invention. La dynamique propre au changement technologique est ainsi endogénéisée à la dynamique sociale. Elle peut être comprise à partir de la connaissance des principes institutionnels qui lui assignent sa place et ses objectifs.

Ainsi, la relation de causalité qui lie les institutions à la technologie n'est pas simple, elle est cumulative. Les habitudes de pensée s'imprègnent des conditions matérielles de vie déterminées par l'état des techniques. Mais lorsque ces habitudes prennent la forme d'organisations sociales, économiques ou politiques plus concrètes, elles orientent fondamentalement la dynamique technologique à leur tour.

⁶⁴ "All this does not mean that the British have sinned against the canons of technology. It is only that they are paying the penalty for having beenthrown into the lead and so having shown the way. At the same time it is not to be imagined that this lead has brought nothing but pains and penalties. The shortcoming of the British industrial situation are visible chiefly by contrast with what the British might be doing if it were not for the restraining dead hand of their past achievment, and by further contrast, latterly, with what the new-come German people are doing by use of the English technological lore." (Veblen 1915 p.132)

Rutherford a proposé une solution séduisante à cette régression à l'infini, qui repose sur la distinction entre les effets à court terme et les effets à long terme de la technologie, couplée à la distinction entre les effets attendus et inattendus du changement technologique (Rutherford 1984).

A court terme, le changement technologique est conforme aux objectifs assignés par les institutions. Mais à plus long terme, des conséquences inattendues par ceux dont les intérêts sont servis par l'introduction des nouvelles technologies apparaissent. Lorsque celles-ci affectent les conditions d'existence d'une proportion suffisante de population (à travers le travail ou la consommation), de nouvelles habitudes de pensée se répandent, conduisant à des comportements qui contrarient les normes institutionnelles en usage, ainsi que les intérêts qu'elles servent. Ces nouvelles formes s'incarnent peu à peu dans de nouvelles institutions, qui entrent en conflit avec les institutions antérieurement établies. La dynamique sociale relève donc d'un mouvement d'ajustement institutionnel incluant la dynamique technologique elle-même : le changement de base institutionnelle (le système) intervenant quand l'incohérence du système devient un obstacle à son fonctionnement. La dynamique sociale est donc une dynamique des conflits.

Loin d'être tautologique, ou basée sur un système circulaire de causalité, comme certaines lectures l'attestent (Pribram 1986, Walker 1977), la théorie du changement social repose, conformément à la méthode préconisée par Veblen, sur une série de causalité cumulative (*cumulatively unfolding process*) qui débouche sur un changement qualitatif du système.

La dynamique du capitalisme américain n'est qu'un cas particulier de la dynamique générale. Mais son évocation est l'occasion de saisir les mécanismes économiques qui transitent par l'interaction entre les institutions et le changement technologique.

2. La dynamique du capitalisme américain.

Deux temps peuvent être distingués dans l'analyse veblenienne du capitalisme américain : une dynamique de court terme, qui est celle du cycle des affaires mettant l'accent sur le rôle des "habitudes de pensée pécuniaires", et une dynamique de plus long terme, qui rend compte de la transformation structurelle dans l'organisation industrielle.

2.1. La dynamique de court terme ou le cycle des affaires.

L'expression de "cycle" n'est pas tout à fait appropriée car la dynamique de court terme ne renvoie nullement, chez Veblen, à l'idée de périodicité. En effet, il existe, pour lui,

un changement qualitatif dans la nature des crises, au cours du développement historique. L'idée de cycle, au sens d'une alternance mécanique de phases de prospérité et de dépression, ne serait pertinente que pour la période 1816-1873 (Pigou 1946). Avant 1816, il n'existe pas de système industriel, au sens d'une interdépendance globale des différentes aires de production. Les crises relèvent soit de krach spéculatifs, soit de causes exogènes, comme les guerres. Depuis 1873, en revanche, la conjoncture économique serait caractérisée par un état chronique de dépression, entrecoupée de périodes intermittentes de croissance.

Les ressorts des fluctuations de l'activité économique peuvent être éclairés par la conception dichotomique du capital, chez Veblen, et du déséquilibre entre ses différents composants.

Les ruptures sont, en effet, liées à la surcapitalisation des actifs industriels. La valeur nominale du capital financier d'une entreprise ne correspond pas à l'équivalent monétaire du capital industriel. Elle fait intervenir les engagements contractuels de crédit, les anticipations du flux de revenus escomptés et un certain nombre "d'actifs immatériels" ou "intangibles" : brevets, concessions, image de marque, sont des droits privatifs n'ajoutant rien à la richesse matérielle de la nation. Une anticipation à la hausse des prix se propage, du fait de l'interdépendance des éléments du système industriel. Les hausses de prix nourrissent les anticipations de gains et donc la capitalisation. Mais, les avantages différentiels s'atténuent au fur et à mesure que le mouvement se propage.

La surcapitalisation, qui se traduit par un divorce entre les gains réels et les gains escomptés, mène à une crise déflationniste lorsque les acteurs réalisent le décalage. Cette crise se matérialise par des liquidations en masse et des banqueroutes, qui rapprochent la valeur capitalisée du niveau de leur pouvoir d'achat réel. Pour Veblen, ces crises sont essentiellement monétaires et liées à des réactions psychologiques, "émotionnelles", qui conduisent à des réactions déflationnistes cumulatives (Veblen 1904).

Durant ces cycles, la production industrielle ne varie pas de façon spectaculaire. Les fluctuations dans les valeurs de la production industrielle sont essentiellement attribuables à des variations de prix. La crise n'est pas attribuée à une surproduction matérielle ; Veblen ne croit pas à l'idée d'une saturation des besoins. Si la demande est insuffisante, c'est au sens où elle ne peut absorber la production à un prix suffisamment rémunérateur pour les hommes d'affaires. La dépression est le résultat d'une baisse de profit pour le capital ancien, lié à des engagements de crédit pris durant la période de prospérité. Les entreprises qui sont ainsi aux prises avec des charges financières

élevées, établies sur la base des anticipations antérieures de revenus, sont en position concurrentielle défavorable vis-à-vis d'entreprises dont le capital technique est plus récent, et la situation financière contractée à des conditions plus favorables.

Finalement, les contractions qui interviennent durant la crise sont plus des contractions de gains, des contractions monétaires, que des contractions d'actifs matériels.

Veblen se démarque, sur ce point, de façon importante des représentations orthodoxes pour lesquelles les ressorts de l'économie sont envisagés en terme de biens réels et matériels. Dans la perspective utilitariste, la consommation de biens est la finalité de tout acte économique, dont la production. Par conséquent, la monnaie ou la logique pécuniaire, comme le dit Veblen, sont considérées comme un simple intermédiaire des échanges. Pour Veblen, la logique pécuniaire préside, au contraire, au processus de création des biens. Autrement dit, la production gouvernée par le motif de recherche du profit ne peut être analysée en dehors de l'institution de la monnaie (Foster/Ranson 1987, Netter 1992). La conception de la richesse dans le système économique moderne est une conception monétaire, non matérielle. Le fonctionnement des institutions marque la prédominance de cette habitude pécuniaire de pensée. Dans le cadre de l'institution de la propriété privée, les hommes d'affaire contrôlent l'équipement matériel et la technologie (dont la propriété est pourtant d'essence collective) par le biais du contrôle financier et des facteurs intangibles. La logique financière (*making money*) d'intérêt privé subordonne la logique de production de biens et services pour l'usage de la communauté (*making goods*).

Les crises engendrent une redistribution de la propriété des moyens de production, qui changent à long terme la morphologie du système industriel.

2.2. La dynamique de long terme et la mutation de l'organisation industrielle.

A long terme, l'influence déséquilibrante du changement technologique génère des transformations institutionnelles qui se manifestent par des mutations dans l'organisation industrielle.

Pour Veblen, comme pour Marx, le système capitaliste est menacé par une baisse virtuelle de profit. Le capital ancien en proie à de lourdes charges financières est confronté à de nouveaux investisseurs, bénéficiant de taux d'intérêts inférieurs.

Mais, indépendamment des variations conjoncturelles des prix et des taux d'intérêt, le système est marqué par une instabilité endogène, causée par le progrès technique. Celui-ci est, en effet, adopté lorsqu'il permet des gains pécuniaires différentiels ou une économie de coûts de production, qui avantagent les nouveaux investisseurs. Le progrès

technique mine, ainsi, la valeur des actifs industriels plus anciens. Le taux de croissance réel n'est, comme nous l'avons vu, pas affecté directement, mais la nature de l'organisation industrielle est principalement affectée par les mesures qui sont prises pour contrarier la baisse des profits. Ces mesures se manifestent par une inflation monétaire, la stimulation d'une demande improductive (le gaspillage, la consommation ostentatoire), un sous-emploi des potentialités productives du système industriel pour le maintien du niveau des prix et des profits (le sabotage).

Mais surtout, la recherche du contrôle de la concurrence conduit à une évolution structurelle de l'organisation industrielle : l'adoption à cette fin des technologies favorisant les économies d'échelle et, ainsi, la taille des entreprises confère peu-à-peu à l'industrie un caractère monopolistique ⁶⁵. Les stratégies de contrôle de la concurrence et des prix visent plus des économies de coût de gestion, que de production. D'ailleurs, conformément à l'hypothèse sur les objectifs des institutions pécuniaires, la croissance de la taille des firmes se traduit plutôt par une stagnation ou une décroissance de l'offre globale. La concentration des entreprises pourrait conduire, d'une part à une additivité des productions, et d'autre part à une croissance de la production globale permise par des gains de productivité attribuables au progrès technologique (technique et organisationnel). Mais pour Veblen, le pouvoir de monopole accroît les possibilités de "sabotage" industriel.

Ainsi, l'observation concrète de la dynamique interne des entreprises contemporaines s'oppose totalement à la représentation walrasienne du système économique, basée sur l'hypothèse de libre concurrence et de fixation des prix au niveau des coûts de production. Pour Veblen, le système industriel global est conduit par le pouvoir des hommes d'affaires, qui se tiennent aux points stratégiques pour diriger les "ajustements interstitiels du système". De plus, à l'idée d'une demande qui influe sur le niveau des prix, Veblen oppose la toute puissance de l'industrie dans la détermination des prix, et cela à travers plusieurs types de réseaux :

(1) d'une part, le réseau social de détermination des valeurs, où les classes possédantes jouent un rôle déterminant. Aussi pour Veblen, les canons du goût supplantent l'utilité dans l'orientation de la consommation (Veblen 1899) ;

(2) d'autre part, le contrôle oligopolistique des prix transpose la concurrence entre les entreprises, sur la publicité et les actifs immatériels (*good will*). La demande n'entre plus dans le jeu de la dynamique concurrentielle par les prix. La publicité détermine,

⁶⁵ Veblen utilise le terme "monopolistique" pour caractériser une très forte concentration industrielle mais "oligopolistique" conviendrait mieux.

dans une certaine mesure, le rythme et la nature de la consommation. Pour Veblen, l'invention est mère de nécessité, non l'inverse.

L'industrie, par ces réseaux socio-économiques, détermine donc largement la demande. Elle ne se heurte qu'à la capacité budgétaire de cette demande.

La dualité des influences des institutions et de leurs expressions organisationnelles sur le progrès technique se confirme dans cette analyse. L'organisation oligopolistique renforce le pouvoir des institutions sur le niveau d'emploi des facteurs de production et sur la direction du progrès technique. Ce pouvoir est restrictif lorsque les nouvelles technologies n'autorisent pas d'avantages différentiels. Mais réciproquement, si les gains de productivité ou les nouvelles aires de production permises par le progrès technologique confortent les objectifs institutionnels, ces derniers vont s'avérer d'une grande efficacité dans la mobilisation des ressources et la mise en œuvre des processus transformateurs, pour peu que la contrainte de cohérence institutionnelle soit réalisée.

Aussi, les lois anti-trusts témoignent-elles du décalage des habitudes de pensée des politiciens et de leurs inspireurs économistes, de même que les incarnations de ces habitudes dans l'appareil législatif par rapport aux conditions économiques actuelles et leurs manifestations organisationnelles (cf. la troisième partie). Les lois anti-trusts proposent un contrôle de l'industrie à partir de principes d'organisations anciens, alors que l'état des techniques permettrait une "collaboration intelligente entre grandes unités". Si pour J.B. Clark, l'organisation industrielle pourrait être améliorée par le renforcement de la compétition, pour Veblen, la concurrence et l'entreprise privée étaient adaptées à l'ère artisanale, non aux conditions modernes de production, qui nécessitent un mode de coordination telle l'organisation monopolistique pour assurer la cohérence du système global (Tilman 1987).

L'ambiguïté et la difficulté de la conception de la dynamique chez Veblen porte sur les interprétations possibles du jeu de déterminations entre les "trois ordres structurés" (Rigal 1971) que sont les instincts, la technologie et les institutions. La présentation la plus courante des interrelations entre ces trois catégories peut être schématisée de la sorte : les institutions ont pour origine les comportements humains fondamentaux que sont les instincts ; l'ordre pragmatique impose une origine matérielle à la pensée de sorte que les instincts sont examinés sous l'angle de leurs manifestations technologiques. Au total, la dynamique sociale relève des institutions dont l'évolution est elle-même imputée à la nature humaine *via* le progrès technique. Cette lecture justifie un certain nombre de critiques à l'encontre de la logique de la construction de Veblen :

(1) l'incohérence du système théorique de Veblen tiendrait au paradoxe suivant que tout en érigeant les institutions comme catégorie fondamentale pour l'analyse économique, Veblen serait, en fait anti-institutionnaliste (Riesman 1953) au sens où les institutions seraient passives dans la dynamique globale ;

(2) le système serait, non dynamique, mais tautologique. Les instincts s'expriment dans des comportements favorables ou défavorables au progrès technologique, comportements qui s'incarnent dans des institutions qui favorisent l'expression de ces instincts... ;

(3) et s'il n'est pas tautologique, le système est du moins indéterminé. Si pour Veblen, "l'économie est l'étude des institutions comme résultat transitoire des interactions entre la nature humaine et l'environnement" (Pribram 1986), la technologie est exogène à la dynamique sociale, puisque renvoyée aux instincts. De même, les préférences relèvent-elles de "la nature humaine". Finalement, Veblen adopterait une explication psychologique (Langlois 1989) de l'évolution économique.

En réponse à ces critiques, nous pensons avoir montré, au contraire, que la théorie veblenienne de la dynamique sociale est cohérente, non seulement en soi, mais relativement à sa conception de l'action économique et à son système critique. De plus, ce schéma augure réellement le courant Institutionnaliste : loin d'être passives, les institutions sont l'élément clé de la dynamique sociale car les préférences et la technologie sont endogénéisées, déterminées, en dernière instance, par les institutions.

A l'issue de son analyse du capitalisme américain, Veblen a proposé sa vision prospective de l'évolution du système, qui n'a pas été présentée ici, pour plusieurs raisons :

- une raison de cohérence interne : Veblen a développé deux scénarios contradictoires de l'avenir du capitalisme américain.

(1) Dans le premier, il anticipe une évolution mi-marxiste, mi-saint simonienne du système, où l'industrie ne dégaugeant plus un niveau suffisant de profit, finit par voir la chute des institutions pécuniaires. L'industrie est alors reprise en main par le corps compétent des techniciens (Veblen 1908). Pourtant le plaidoyer incrédule pour l'avènement d'un "soviet des techniciens" n'est pas incompatible avec la crainte du "triomphe des institutions imbéciles".

(2) Dans l'autre scénario, Veblen semble présager un maintien du système sous le double sceau de l'émulation sociale des valeurs capitalistes et de la transformation

adaptative de l'industrie, dans le sens d'une plus grande concentration industrielle (Veblen 1904).

- L'autre raison est que, pour Veblen lui-même, l'économie doit s'intéresser à la genèse des phénomènes actuels et non à la prospective, car le procès de causalité cumulative qui préside à l'évolution des facteurs économiques et sociaux, fait intervenir des événements hasardeux et imprévisibles.

CONCLUSION GENERALE DE LA PREMIERE PARTIE.

Quelques aspects structurants de ce que Anderson a appelé «l'unité globale du système théorique de Veblen» viennent d'être présentés (Anderson 1933). Ces dimensions (les préconceptions, la conception du comportement humain et la dynamique) ont été sélectionnées en vue de dégager les apports originaux à une pensée institutionnaliste. En guise de conclusion, nous retiendrons trois points d'apports conceptuels de Veblen comme fondements de l'économie institutionnaliste.

(1) En premier lieu, il faut retenir une certaine légitimation des apports de la psychologie à la Science Economique afin d'appuyer une représentation scientifique des comportements humains dont procèdent les actions économiques. Il faut souligner, à ce propos, que la conception de la nature humaine, selon Veblen, n'a rien de spécifiquement original en dehors du fait qu'elle traduit l'utilisation par un économiste des données les plus modernes de la psychologie (pour l'époque de Veblen) (Mitchell 1915, 1969).

C'est en référence à ce recours à la psychologie que le concept d'institution prend toute son importance pour la compréhension des phénomènes économiques, en tant qu'il est compris comme une cristallisation d'habitudes de pensée dont la fonction est d'homogénéiser des motifs humains complexes et diversifiés.

Plus généralement, l'appel à une explicitation des prémisses de la discipline économique relatives aux hypothèses sur la "nature" humaine, la vision du monde et la conception de la science correspond à une image plus souple des frontières entre les différentes disciplines dites "des sciences humaines", voire même entre ces dernières et les sciences de la nature.

(2) En second lieu, la conception dynamique, évolutionniste, préconisée par Veblen fournit une procédure relativement claire quant à l'objet et la méthode d'investigation de la matière économique. Il s'agit de comprendre les phénomènes actuels à travers le prisme des institutions principales du système économique et plus particulièrement à travers le processus de formation de ces institutions. Cette genèse ne doit cependant pas être considérée d'un point de vue purement structural puisqu'elle engage les modèles de représentation de la réalité des acteurs sociaux (et leur

confrontation, voire leur conflit). "C'est une démarche historique, mais différente de celle des historiens" ⁶⁶.

Certes, la théorie des instincts comme la fresque historico-génétique des ères culturelles développées par Veblen, sont aujourd'hui suspectes du double point de vue de l'analyse comportementale et de la connaissance anthropologique. Mais, comme le dit très justement Vinokur, "ce qui est important chez Veblen, ce n'est pas la logique interne des concepts, mais leur fonction dans l'analyse". Or, ce que traduisent ces catégories (les instincts, les ères) constituées des connaissances d'alors, c'est justement la volonté de rendre compte du caractère évolutif des structures et du fonctionnement des systèmes économiques (et plus largement, culturels) face à une relative stabilité des données mentales des êtres humains.

(3) En troisième lieu, et en illustration cohérente de ses conceptions comportementales et évolutionnistes, Veblen lègue une analyse assez originale du capitalisme américain (Veblen 1904). Cette analyse repose, on l'a vu, sur les rapports conflictuels entre les deux institutions majeures du système économique de son temps : l'industrie et les "affaires", les activités productives (*industrial employment*) et les activités pécuniaires (*pecuniary employment*). Dans le cadre moderne du régime de propriété, les équipements industriels sont contrôlés par les hommes d'affaires, de telle sorte que le pouvoir productif extraordinaire de la technologie n'est pas utilisé prioritairement pour produire des valeurs d'usage pour la communauté mais pour accroître la richesse monétaire de ceux qui contrôlent l'entreprise (et qui, dans le contexte juridique de la corporation ne sont pas forcément les propriétaires directs du capital). En insistant sur les ressorts pécuniaires dans le contrôle de l'usage des moyens de production, Veblen rompt avec le modèle traditionnel de production qui a pour cadre une économie d'échanges réels. Il contribue, au contraire, à montrer que la monnaie fait non seulement partie intégrale du procès de production dans une économie industrielle moderne mais qu'elle préside ce procès. En cela, il fait partie, avec Marx et Keynes, des économistes qui ont rejeté la conception neutraliste de la monnaie en montrant qu'elle n'était pas un simple lubrifiant des échanges mais un puissant motif économique, la richesse monétaire étant désirée pour elle-même (Netter 1992) non pas comme médiateur d'une consommation finale mais comme instrument de pouvoir économique et social, de puissance réelle et symbolique.

⁶⁶ Reflexion de Reynaud, 1986, à un autre propos cependant pas si lointain, puisqu'il s'agit d'une discussion sur la prise en compte des institutions dans les phénomènes économiques, sans allusion au courant de pensée américain, pourtant.

Ces trois apports : la théorie institutionnaliste des comportements, l'évolutionnisme et la dichotomie de la structure du capitalisme américain vont servir de fil conducteur d'une confrontation avec les constructions d'un autre fleuron de la pensée théorisante associé au label institutionnaliste, J.R.Commons (1862-1945), en vue de contribuer à une homogénéisation des concepts d'un courant reconstitué artificiellement.